
VITT. EMANUELE III



La

PRINCESSE MATHILDE

(Démidoff-Bonaparte)

par

J. Abbot.

Il lui sera beaucoup pardonné, car elle a beaucoup aimé.

Seconde édition.

Londres et Bruxelles.

1866.

Chez l'auteur et tous les libraires.



NAZIONALE
FONDO
DORIA
V
19
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

La Princesse Mathilde

(Démidoff-Bonaparte)

par

J. Abbot.

Il lui sera beaucoup pardonné, car elle a beaucoup aimé.

Londres et Bruxelles.

1866.

Chez l'auteur et tous les libraires.

Seule édition autorisée pour l'Angleterre et le continent.



TABLE DES MATIÈRES.

Prologue.
Un premier amour.
Aux bords de l'Arno.
Saint-Pétersbourg.
Paris.
Fontenay aux roses.
Le futur empereur.
La Roncière le Nourry.
Une scène de jalousie.
L'Élysée et les Tuileries.
Frère et sœur.
Une soirée littéraire chez la princesse.
La princesse s'amuse.

105

Une escapade.
Une gaudriole.
Un souvenir de jeunesse.
La princesse Clothilde.
On devient vieille.
Les mœurs sous l'empire.
Un dernier mot sur la princesse.

LA PRINCESSE MATHILDE.

Prologue.

Elle a beaucoup aimé, donc il lui sera beaucoup pardonné! dit notre épigraphe, et nous répétons : Il lui sera beaucoup pardonné!

Place aux dames et surtout maintenant qu'une princesse entre en scène!

Vous vous imaginez peut-être la princesse Mathilde grande, svelte, majestueuse, une véritable taille de princesse, une Minerve

qui règne sur les beaux-arts — ou sur le comte de Nieuwekerke — ce qui revient au même ou à peu près, car il en est le directeur.

Bien le contraire : la princesse n'a d'une princesse que le titre et le nom — du reste assez problématique. Car la fille du roi Oh! Jérômé et sœur du prince Plon-Plon, est une princesse... une princesse... comment dire pour rester parlementaire? une princesse... du Bas-Empire... non pas des Pays-Bas, car malgré le Bas-Empire, la France fleurit et vivra éternellement en dépit de certaines générations de Français ou se nommant tels.

La princesse Mathilde n'a que la position et le titre d'une princesse, son extérieur lui donne une ressemblance frappante avec une bourgeoise à la rue Notre-Dame de Nazareth ou une rentière du Marais. En la voyant maintenant on voudrait demander :

Mère Moreau, que coûtent vos Chinois?

Autrefois elle était belle!

Mille bombes!!! Qu'elle était belle!!!!

Il n'y avait pas une année qu'elle était mariée !

C'était le carnaval russe et comme de raison il y avait une masquarade au Palais d'hiver.

Madame Démidoff, car elle n'est princesse qu'en France et Navarre, son mari n'étant que Mr. de Démidoff, — le « de » même manque en Russie et l'arrière-petit-fils d'un forgeron de Toula, émigré en Sibérie — Madame de Démidoff donc était invitée à cette maschera; elle était princesse de Westphalie — où trouver ce royaume? aucune carte n'indique sa position — mais son mari, qui était alors! cent fois millionnaire — mais sono dei tempi passati — ne pouvait être invité à ce bal, car il n'était que conseiller titulaire, c'est-à-dire employé civil du rang de capitaine, — les militaires peuvent être invités aux bals de la cour, parce qu'ils portent un brillant uniforme, mais les employés civils n'osent pas y aller, leur uniforme tant soit peu triste — pourrait nuire à l'éclat de la fête.

La cousine du mari de la fille favorite de

l'empereur, la princesse Mathilde Bonaparte eut un caprice ; elle ne voulait pas aller à un bal auquel son époux n'était pas invité.

Que faire ? !

La belle Mathilde qui plaisait à l'empereur Nicolas ne pouvait pas manquer à la fête. Nicolas avait à lui dire quelques mots à l'oreille, des mots qui ne déplaisaient même alors pas à l'oreille de la jeune femme.

Elle en avait entendu bien d'autres à Florence.

De plus l'amour d'un empereur !!

Tambours battez ! Trompettes sonnez !! Car l'empereur m'aime !!!

Mais la brune Mathilde avait une petite tête à elle.

Majesté, dit-elle, votre amour m'honore, mais sans mon mari

ni — ni —

Que faire ?

Pour avoir à la maschera, — délassement

favori de l'empereur—la femme, il fallait aussi y inviter le mari.

Un empereur n'est jamais en peine.

Wolchonski, dit-il à son ministre, il me faut encore un chambellan.

Majesté, répondit le prince Wolchonski, vous en avez tant.

C'est vrai! mais l'essentiel me manque et il me le faut! fut l'ordre de Nicolas.

Mais, Majesté? osa demander Wolchonski.

Demain, je veux être servi à mon souper par Démidoff.

Majesté, ce ne sont que les chambellans qui ont cet honneur et Mr. Démidoff n'est même pas gentilhomme de la chambre, remarqua le ministre de la cour.

Je le veux, fut la réponse péremptoire de Nicolas.

Le prince Wolchonski haussa les épaules et se tut, il pensa :

Encore une clef de chambellan? Ma foi,

c'est l'affaire du serrurier et non pas la mienne!

Puis il haussa encore une fois les épaules, et se tut encore une fois, car on était habitué de se taire en présence de l'autocrate.

C'est ainsi que Mr. Démidoff fut admis à la cour de Russie ; il est vrai qu'il est prince, mais seulement dans le paese dei briganti — est-ce l'Italie peut-être?!

J'étais à cette maschera.

La princesse était alors une petite brune jolie, pimpante, piquante, à la répartie vive et pleine d'esprit, mais c'était plutôt une jolie lorette de Paris qu'une princesse.

J'ai eu l'honneur de danser deux ou trois fois avec elle.

C'était Paris, qu'elle n'avait jamais vu, dont elle rêvait.

Elle s'enquérait chez moi, l'homme de lettres, si j'avais jamais connu Paul de Kock? Quel espèce d'homme c'était? S'il avait, en effet, croqué beaucoup de jolies

filles (croqué est une expression que la princesse m'a apprise).

Nous avons beaucoup causé, mais j'oubliais la princesse pour causer avec la jolie jeune femme.

I sono passati i tempi, etc.

Je veux vous décrire l'épouse de Mr. Démidoff, altesse impériale de France et de Navarre qu'elle est maintenant.

La princesse Mathilde—pardonnez-moi cette expression — est une princesse tant soit peu — eh bien! comment donc dire ?! — tant soit peu humoristique.

C'est la digne fille du grand ou plutôt gros roi Jérôme — qui eut le courage moral de renier miss Paterson pour épouser une princesse.

Elle aussi aime à s'amuser.

Heute lustig, morgen lustig und heute Nacht noch lustiger (aujourd'hui il faut être joyeux, demain joyeux, et cette nuit encore plus joyeux), c'est tout ce qui lui reste de la langue allemande — en français elle s'écrie souvent :

Vive la ribote ! !

Nous voulons faire son portrait.

Elle a maintenant 45 ans !

Age critique pour une femme qui aime et veut être aimée.

Autrefois elle était belle, mais maintenant son embonpoint trop proéminent lui donne une ressemblance avec la mère Moreau.

Ses cheveux, autrefois blonds, qui donnaient tant de piquant à sa figure brune, prennent une teinte qu'on nommerait grise, si on ne parlait pas d'une dame.

Mais elle garde toujours encore beaucoup de cette beauté piquante qui en faisait autrefois le charme.

Son œil gris-bleu a tant de bonté et d'aménité, il paraît sourire et dire à ceux qui viennent :

Venez toujours, vous êtes les bienvenus !

Elle a tant de sympathie et d'amitié pour ceux qu'elle a choisis pour son entourage.

Malgré leur embonpoint son cou, ses épaules, ses bras et sa gorge sortent du plus beau moule, à faire enrager le plus grand sculpteur, — la beauté féminine a de tout temps — on le sait — été l'héritage des dames appartenant à la famille Bonaparte.

Son extérieur a quelque chose d'attrayant — un je ne sais quoi qui vous attire malgré vous, il n'a pas la raideur princière, au contraire, vous vous sentez à l'aise dès que vous avez dit cinq mots à la princesse. Quand on voit la princesse Mathilde, on se dit ou doit se dire :

C'est une femme avec toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'une femme; elle ne veut être qu'une femme et rien de plus.

Il est vrai que le Faubourg St. Germain la blâme et hausse les épaules en souriant.

Sainte Clothilde est l'idéal des dames du Faubourg St. Germain.

Il est encore vrai celle-ci est malheureuse et que son mari est—le prince Plon-Plon.

La cousine de l'empereur a, du reste, beau-

coup d'amis, mais hélas!!—peu d'amies!

Elle est Autrichienne.

Comment? une princesse française est Autrichienne? direz-vous avec indignation.

Hélas! le fait ne peut pas être nié.

Même feu le procureur général royaliste, républicain et impérialiste, Mr. Dupin, qui tenait si fermement à sa conviction, n'aurait pas pu trouver de causes atténuantes.

Oui, madame Démidoff, maintenant princesse Mathilde, est Autrichienne, Russe et Francaise.

Trois nationalités très-disparates, direz-vous.

Ma foi, oui, je ne le nie pas; mais que faire? Le fait est et reste ainsi.

Ce n'est pas le cas de Mr. un tel, mais celui de la princesse (?) Démidoff, et de beaucoup d'autres entre ceux qui sont le soutien et l'avenir de la France.

Mais comment cette bonne et grassouillette princesse a-t-elle trois nationalités? demanderez-vous.

Ma foi, je peux vous en citer six, mais je m'en tiendrai à trois.

Madame Démidoff, princesse Mathilde Bonaparte, est née à Trieste en 1820, or, comme Trieste appartient sans contredit à l'Autriche, elle est née Autrichienne.

Lorsque la bourrasque qui ébranla, non qui renversa le trône du premier empire, en envoyant le premier Napoléon mourir sur un rocher désert et aride, les Napoléonides, bohêmes impérialistes, poursuivis et traqués partout, allèrent — juifs-errants du dix-neuvième siècle, errer dans le monde.

Le cidevant roi de Westphalie, père non-seulement de la belle princesse Mathilde, mais aussi de l'ermite de Prangis, du prince Napoléon, dit prince Plon-Plon — pourquoi ce nom, qui n'a pas de sens? Plon-Plon et Badinguet sont deux mots que je ne comprends pas — le père donc et la mère du prince Napoléon et de sa sœur, madame Démidoff prirent le nom de comte et comtesse de Montfort — il est si aisé se nommer comte quand on ne l'est pas! Les frères de Napoléon le Grand avaient le mauvais goût de

rougir de leur nom de Bonaparte, car aucun des Napoléonides n'eut le courage de le porter jusqu'en 1830.

Il faut rendre la justice à Napoléon III, qu'il fut le premier de ne pas rougir de s'appeler Bonaparte, pour récompense il eut une bien bonne part—le plus beau trône de l'Europe.

La princesse Mathilde fut élevée à Stoutgard sous le nom de comtesse de Montfort, mais elle n'y était que tolérée, car, d'après les usages et habitudes des cours d'Allemagne, elle n'était non-seulement pas princesse, mais n'avait pas même les quartiers pour devenir chanoinesse.

C'était sa deuxième transfiguration, née Autrichienne, elle était semi-princesse tolérée à la cour de son grand-père de Wurtemberg.

Mais la cour de Stoutgard était alors collet — montant, une cour de chanoinesses et de... comment dire pour n'être pas traqué par la police? — eh bien! posons qu'il n'y avait que deux espèces de dames, ou bien

vertu première qualité, comme disent les épiciers, ou bien des... des actrices pour user d'un terme parlementaire.

Mais mademoiselle Mathilde de Montfort n'était ni une vertu épicière ni une actrice!

Mais elle aimait!!!

Et de plus ses goûts n'étaient pas aristocratiques!

Dans ce dernier cas on l'aurait excusée à Stoutgard.

Mais elle aimait!!!

Du reste nous parlerons plus tard de ses amours.

La cour de Stoutgard la mit donc à l'index.

Mademoiselle Mathilde quitta alors la ville

Qui se noierait dans le vin,
Si on n'y cueillait pas le raisin

et transporta ses pénates aux bords de l'Arno.

A Florence, là où son frère espère devenir roi.

Que les dieux épargnent aux Italiens ce malheur !!

Mais il y avait à Florence un roitelet, un archimillionnaire.

Il faut vous dire que le comte de Montfort avait des dettes pour plus de millions que son nom ne renfermait de lettres, et que ses enfants étaient dignes de leur père oh ! Jérômé Loustic… il va sans dire, que d'après les lois de la nature, le père ne payait pas les dettes de ses enfants, il avait assez de s'occuper des siennes, et les enfants ne payant pas les siennes mais, si la chose était possible, en faisant plus que leur père, — la digne famille était quelquefois dans de grands embarras et ne savait plus où donner de la tête.

Mais le digne millionnaire qui vivait à Florence et y avait villas et palais ne savait que faire de ses millions, il se posait en Mécène des arts dont il ne connaissait pas le premier mot, et dépensait des sommes énor-

mes avec des cantatrices et des ballérines qui se moquaient de lui, en un mot il était blasé.

Un jour il lui vint la fantaisie d'épouser une princesse.

C'était une de ces fantaisies qui ne viennent que dans la tête des millionnaires.

Nous autres simples mortels, nous ne pouvons pas nous les passer.

La princesse était sa voisine, et elle portait un beau nom.

Et elle avait plus de dettes que de fleurons à sa couronne princière, et avait un père et un frère qui soupiraient après un beau-fils et beau-frère pour payer leurs dettes.

Mr. Démidoff promit de le faire et l'affaire fut bâclée.

Le 10. octobre 1841 mademoiselle de Montfort ou la princesse Mathilde Bonaparte ou bien la princesse Mathilde de Westphalie — ma foi, je m'embrouille dans ces différents titres, épousa Mr. Démidoff, lui apportant pour dot son nom de Bonaparte et sa parenté

avec la famille impériale russe par le duc de Leuchtenberg, fils d'Eugène Beauharnais et gendre de l'empereur Nicolas.

Nous devons dire ce qu'était Mr. Démidoff ou prince Démidoff comme on le nomme en France.

Au sud-ouest de Moscou il y a une ville nommé Toula.

Sa population est composée de forgerons et d'armuriers.

Un jour Pierre le Grand visita les forges de Toula et y trouva un jeune ouvrier qui plut.

Il lui demanda son nom.

Démide (Diomède), fit l'ouvrier.

Eh bien, Démide, je t'enverrai en Sibérie.

Démide pâlit en entendant le mot Sibérie; il tomba aux pieds de l'autocrate :

Grâce! s'écria-t-il en embrassant les genoux de l'empereur:

Animal, répondit Pierre, car il ne ména-

geait pas les gros mots, c'est une habitude des autocrates russes, Nicolas surtout y excellait — pourquoi tout ce bruit? Je te donne cent cinquante mille hectares de terres et de bois que tu peux choisir en Sibérie où bon te semble, de plus cent mille serfs, mais il faut que tu me trouves du fer.

Le paysan Démide — il était paysan, comme le sont tous les ouvriers russes — croyait rêver.

Mais son rêve devint une réalité pour lui.

Il était devenu millionnaire du jour au lendemain.

Démide alla donc en Sibérie, y trouva non-seulement du fer, mais aussi de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et devint la souche d'une famille de nabobs qui prirent le nom de Démidoff ou descendants de Démide.

L'arrière-petit-fils du paysan Démide se mit un jour en tête d'avoir ses entrées à la cour de son empereur et trouva que le moyen le plus simple de réaliser son idée était d'épouser la cousine du gendre de Nicolas,

en archimillionnaire il pouvait se passer ces sortes de fantaisies.

Mais son mariage faillit être pour lui la cause de sa disgrâce.

Car il y avait dans son contrat de mariage, que les enfants qui pourraient naître de ce mariage devaient être élevés dans la religion catholique.

Nicolas, le chef de la soi-disant religion orthodoxe grecque, fronça les sourcils lorsqu'on le lui annonça et Anatole Démidoff fut mandé à St. Pétersbourg pour se disculper de son manque de religion.

La disgrâce de l'empereur jeta les premières ombres sur ce mariage qui ne devait être ni heureux ni durable, car la princesse Mathilde ne pouvait jamais oublier que son oncle avait été le grand empereur et Mr. Démidoff qui, lors de son mariage s'était acheté une principauté en Italie — les titres de princes, comtes, etc., y étant alors au rabais — que son ancêtre avait été paysan russe.

Mr. Démidoff — nous le nommerons ainsi, car son titre de prince n'a jamais été reconnu

en Russie, — était jaloux et la princesse ne donnait que trop de raison à sa jalousie!! Mr. Anatole, dans ses accès de jalousie, oubliait qu'il était prince italien et traitait sa femme en paysan russe — c'est-à-dire la battait, et même il n'allait pas de main morte à ce que dit la chronique.

Madame Démidoff qui ne trouvait pas de son goût ces caresses moscovites se sépara de son mari en 1845, après quatre années de guerre — je me trompe — de mariage.

Je ne sais plus dans quel roman Paul de Kock dit qu'on ne fait pas d'enfants quand on se querelle, — le mariage de la princesse Mathilde constate que cet axiome a du vrai.

Nicolas ne se limitait pas de vouloir régner sur les actions, pensées et consciences de ses sujets, il disposait aussi de leur fortune privée, comme si elle était la sienne, il ordonna donc à son gentilhomme de la chambre de faire à sa femme une pension annuelle de 200,000 roubles, et monsieur Démidoff n'osa pas désobéir.

Lorsqu'en 1852 madame Démidoff devint princesse de l'empire français, son cousin

lui offrit de lui faire voter un apanage, si elle renonçait à sa pension russe, mais madame Démidoff avait probablement plus de foi dans la stabilité des mines sibériennes que dans celle de l'empire français, elle refusa l'apanage et garda sa pension.

Il est vrai qu'elle s'en repentit un moment, car, en 1858, Mr. Démidoff — cet ours moscovite — croyant qu'il avait le droit de battre celle à qui il faisait une pension, entra dans sa loge aux Bouffes et laboura à grands coups de cravache les rondes épaules de sa ci-devant épouse, maintenant princesse de l'empire français.

Il est vrai qu'il était jaloux du blond comte de Nieuwekerke.

Madame Mathilde Démidoff, heureuse d'avoir pu secouer le joug d'un hymen malheureux qui, — sans compter les coups — lui avait rapporté 200,000 roubles de rente — choisit, afin de dépenser gaiement ses rentes, pour résidence la Babel du plaisir et de la joie.

Le gouvernement de Juillet n'inquiéta nul-

lement la fille du roi Jérôme. L'hospitalité de Paris ne lui fut plus refusée.

Monsieur Guizot avait raison, car Madame Démidoff s'occupait de politique aussi peu que de messes et de litanies, elle s'était lancée corps et âme dans le plaisir.

On ne la voyait ni sur les tribunes des chambres, ni dans les coteries politiques, elle était la princesse in partibus du défunt Prado.

Ce n'étaient pas des bégueules ni des calotins qui la fréquentaient.

Cadédioux ! Elle aurait donné les meilleurs sermons de Bautain et de Lacordaire pour un souper fin dans la Maison dorée ou au Café anglais.

Elle avait retrouvé à Paris un ami de sa jeunesse, un Hollandais blond et fluet qu'elle avait connu dans le temps à Florence, un comte de Nieuwekerke. Et elle l'aimait encore.

Cet amour a résisté au temps qui use toutes les illusions.

C'est que Monsieur de Nieuwekerke n'est pas jaloux...

Du reste il lui doit tant...

Grâce à cette liaison, il est, lui, dilettante plus que médiocre, sculpteur qui a maltraité le marbre d'une manière plus que barbare — maintenant directeur des Musées impériaux, sous-intendant des beaux-arts et commandeur de la Légion d'honneur, et de plus la scie des salons de la princesse.

L'amitié qui existait, à Florence, entre mademoiselle de Montfort et le comte de Nieuwekerke a survécu à un quart de siècle.

C'est que le comte a le talent d'être le plus tolérant des amants, ce talent remplace chez lui tous les autres.

Mr. de Nieuwekerke est d'origine hollandaise, mais né à Paris, il s'occupe de sculpture, mais seulement en dilettante, car il lui manque le feu sacré pour jamais devenir artiste.

Il ne vise pas aux grandes œuvres et n'atteindra jamais beaucoup, —c'est-à-dire —quant à l'art.

Mais il se moque de la postérité, le présent lui suffit.

C'est un bel homme, ayant six pieds et quelques pouces, bâti en Adonis, d'une aménité à toute épreuve, ne connaissant ni la furia francese ni la jalousie italienne ou russe, deux extrêmes, mais toujours terribles faisant place aujourd'hui à un rival préféré pour retourner demain, comme si rien n'était — toutes ses qualités plaisent aux dames, mais je doute qu'elles aient le pouvoir magique de nous décerner la couronne d'immortalité.

Du reste le comte se soucie peu du futur, il est épicurien, et cette sympathie de goûts est le principal lien qui le lie à la princesse.

De plus c'est un modèle d'abnégation.

Pendant la présidence du prince Napoléon et jusqu'à son mariage, la princesse Mathilde faisait les honneurs de l'Élysée et plus tard des Tuileries, et souvent ses diamants, souvenirs de Russie, allaient cacher leur éclat dans les coffres du Mont de Piété,

pour secourir le cousin dans ses embarras pécuniaires.

On dit que c'était plus que de l'amitié qui liait le cousin et la cousine.

Qu'en sais-je?

Demandez-le à Mr. Eugène Giraud, le peintre, pour lequel la princesse n'a pas de secrets.

Oui, monsieur E. Giraud est le commensal quotidien de la princesse, autrefois il lui donnait des leçons d'aquarelle et autres, maintenant c'est son factotum et conseiller intime. Son aide et ses conseils sont indispensables même dans les cas les plus délicats, il appartient à cette classe d'amis qu'on relègue, à force de confiance, au second et troisième plan, auxquels on ne cache pas les secrets les plus intimes même, qu'on fait les confidents de toutes ses faiblesses, qui ressemblent à un meuble indispensable et auquel on est depuis longtemps habitué.

Autrefois la princesse animait par sa gaieté les soirées de son cousin, elle faisait les honneurs des réceptions officielles de

l'Elysée et des Tuileries et nous tous qui y assistions devons convenir que grâce à elle ces réceptions perdaient cet air de froideur glaciale que le sérieux du chef de l'État jetait sur elles.

Depuis que l'impératrice Eugénie s'est chargée de faire ces honneurs, l'influence que la princesse exerçait sur l'empereur a beaucoup décru, et c'est en cela qu'on doit probablement chercher la cause de la froideur qui règne entre les deux cousines.

La princesse voit peu sa belle-sœur, la princesse Clotilde qu'elle nomme bégueule et jésuite.

Leurs goûts sont trop opposés.

Autant la princesse Clotilde est pieuse et vertueuse, autant madame Démidoff est mondaine et légère.

Mais son frère la voit souvent. Car leurs caractères se ressemblent.

Ils ont hérité les goûts de leur père, feu le roi de Westphalie, surnommé sa Majesté Loustic.

La société que la princesse reçoit dans son hôtel rue Courcelles, non loin de la barrière de l'Etoile, est assez mêlée, son principal contingent forme la race plumitive et les artistes compris et incompris, avec lesquels la princesse est sur un pied de parfaite égalité; elle les traite en camarades, — car elle peint à l'aquarelle comme je l'ai déjà dit—et ne se pose pas en Mécène entouré d'une cour de protégés.

Comme de raison, le comte de Nieuwekerke est de toutes les soirées de la princesse ; voyez-le, c'est un bel homme, six pieds et quelques pouces, comme je l'ai dit, sa figure est belle et exprime une grande bonté.

Mais d'où vient-il qu'il fronce le front?

C'est qu'il a vu entrer l'abbé Coquereau.

Le comte n'aime pas l'abbé, qui, grâce à la protection de la princesse, est devenu aumônier de la flotte.

L'abbé est caustique, ses yeux brillent quand il parle avec les dames, sur ses lèvres errent des désirs mondains, il a l'esprit hardi et entreprenant.

L'abbé Coquereau ne manque à aucune soirée de la princesse.

Vous pouvez souvent rencontrer dans les salons de madame Démidoff, le peintre allemand Heilbluth, un jeune homme d'à peu près vingt deux ans, aux cheveux blonds et flottants sur les épaules.

On dit que ce n'est pas son talent de peintre seul qui lui a valu la faveur de la princesse Mathilde.

Par la protection de la princesse le gouvernement a acquis pour le Musée du Luxembourg sa toile « Le Mont de Piété » et a orné du petit bout de ruban rouge la boutonnière du peintre.

En général la princesse se fait fête de protéger les artistes, surtout ceux qui sont ce qu'on nomme, beaux hommes, elle visite les ateliers de ses amis les peintres et les sculpteurs.

Après les artistes, la race plumitive fournit la majorité de ses habitués.

Je n'ai pas besoin de dire que Mr. Emile

de Girardin manque rarement— l'ami du frère est en même temps l'ami de la sœur.

Dans les salons de la princesse il se pose en oracle des arts, comme il est l'oracle de la politique dans ceux du prince.

C'est que la princesse s'occupe peu de politique et n'aime pas qu'on en parle.

Il est vrai que dans les derniers temps elle paraît être pleine d'enthousiasme pour l'unité italienne et se montre hostile au pape —c'est probablement pour fâcher l'impératrice.

Car il y a rivalité et même hostilité entre les cousines.

La princesse Mathilde se fait inviter à Compiègne avec la série italienne.

Outre Mr. de Girardin, on voit souvent dans les salons de la princesse : Octave Feuillet, Théophile Gautier, père et fils, Alexandre Dumas le père, Emile Augier, Ponçon du Terrail, Flaubert; les deux frères de Goncourt, mais pour citer tous les noms on n'aurait qu'à prendre la liste de la société des gens de lettres.

Depuis quelque temps on peut y voir de nouveau Alexandre Dumas fils.

Pendant trois ou quatre ans il n'y venait pas.

Vous devez savoir que la vanité de Dumas fils ne le cède en rien à celle de son père.

La cause de la brouille de madame Démidoff et de l'auteur des Filles de marbre est si ridicule que nous ne pouvons pas nous dispenser de la raconter.

Un jour la princesse offrit à Mr. Alexandre Dumas fils de l'inviter à dîner lorsque l'empereur dînerait avec elle, et de lui procurer la croix à cette occasion.

Mr. Dumas répondit que la croix ne pouvait lui échapper et que ce n'était pas à lui de rechercher l'empereur, mais à celui-ci de venir le trouver.

Mais, probablement, l'empereur n'eut pas le temps de faire sa visite à Mr. Dumas et l'autettr des Filles de marbre évita depuis lors l'hôtel de la rue Courcelles.

Mais il y est revenu.

Les mardis il y a dîner littéraire chez la princesse.

L'âme de ces dîners et soirées littéraires est Mr. de Sainte-Beuve, qui compte parmi les plus intimes de la princesse et qu'elle a fait mettre sur la liste des sénateurs in petto.

Le ton qui règne dans les salons de la princesse est très-libre, même plus que libre, car elle raffole de l'anecdote à double sens et de la gaudriole. C'est le grave magistrat, Mr. Chaix d'Est-Ange, surtout qui sait conter à faire rougir Cassanova et Paul de Kock, mais la princesse ne rougit pas, elle rit à gorge déployée, elle raconte même souvent des anecdotes décolletées, et quelquefois il lui échappe un conte grivois.

La princesse n'est, en général, rien moins que bégueule. Il lui arrive souvent de vous donner une petite tape sur l'épaule en vous nommant : Animal !

C'est un petit mot d'amitié dont elle vous honore.

En été comme en hiver, madame Mathilde

mène le même train de vie. Seulement la scène de ses exploits change ; si les bosquets de sa villa de St. Gratien sur le lac d'Enghien pouvaient parler, vous entendriez une chronique qui vaudrait celle de l'Œil de bœuf, seulement dans un autre genre.

Un premier amour.

Mademoiselle de Montfort avait seize ans.

C'était une blonde à la peau transparente, un rouge pudique perçait à travers cette peau d'une blancheur d'albâtre que marbraient des veines fines et bleuâtres.

Elle n'était pas heureuse, car elle n'était que tolérée à la cour de Stoutgard, une cour raide et empesée, où un sourire, même le sourire le plus innocent, était une grave infraction à l'étiquette, où les princesses vivaient cloîtrées et sous la surveillance de chanoinesses à quarante-trois quartiers.

C'était le triple extrait de vertu.

Car les chanoinesses étaient vieilles à pouvoir jouer la magicienne d'Endor, et plus une femme est vieille plus elle est jalouse de celles qui ne le sont pas.

Mademoiselle de Montfort s'ennuyait et

se regardant dans la glace, elle s'effrayait de voir que sa petite bouche, rouge et mignonne, devenait de jour en jour plus grande à force de bâiller.

Et elle tenait à sa petite bouche, la jeune demoiselle !!

Je ne lui en sais pas mauvais gré.

Car d'après moi, les trois qualités essentielles pour être aimé sont : une petite bouche, une petite main et un petit pied.

Ces trois qualités, la princesse les avait et, de plus, de grands beaux yeux.

Elle craignait donc que sa bouche, à force de bâiller, ne ressemblât trop à ses yeux.

Le meilleur remède contre une grande bouche est l'amour.

Un baiser n'agrandit pas une bouche.

Au contraire, il la rend plus petite.

La princesse voulut donc aimer, non-seulement à cause de sa bouche, mais aussi parce que son cœur lui en disait plus que son esprit ne comprenait.

Mais comment aimer quand on est gardé par des chanoinesses ?

Ce qui est impossible à la science, est possible à l'amour.

Le cœur d'une jeune fille de seize ans pourrait percer des murailles.

Un proverbe russe dit aussi :

Il est impossible de cacher dans un sac ni une alène ni une jeune fille.

Mademoiselle Mathilde ne connaissait pas le russe alors ; du reste elle ne le connaît pas maintenant même, mais son cœur lui disait la même chose.

Un jour mademoiselle de Montfort allait se promener avec sa gouvernante.

Au lieu de pendre au bras de la chanoinesse, elle aurait préféré de donner le sien à un jeune et gentil garçon.

En passant devant le corps de garde, elle y jette un coup d'œil et pâlit.

Car elle avait vu son idéal.

Ce n'est pas qu'elle en eut jamais rêvé.

Non pas, car elle ne le connaissait pas, ne l'ayant jamais vu.

Mais il portait un si brillant uniforme!!!

Il avait des épaulettes d'or ou plutôt de similor.

Mais une jeune fille ne comprend rien à la différence de l'or et du similor.

Le clinquant c'est sa vie.

Mademoiselle de Montfort aima dès ce moment.

Non pas l'homme, mais l'uniforme!

Beaucoup de demoiselles de France et de Navarre en font autant.

On raconte la même histoire des Anglaises, Hollandaises, Japonaises.

Que sais-je de qui encore?..

Comment citer tous les mots qui se riment au mot niaises, ou toutes les demoiselles et femmes qui le sont sans rime, mais avec beaucoup de raison.

Mademoiselle de Monttort aima donc sans savoir qui.

C'est le sort de beaucoup de jeunes gens, aucun sexe excepté.

Un jour c'était un jour de bal officiel, un jour de petit bal, comme on le nomme dans le jargon officiel, le maître des cérémonies s'approche de mademoiselle de Montfort pour lui présenter un danseur ex officio.

Mademoiselle de Montfort était très-distraite ce jour-là.

Elle se fait répéter le nom du comte de Stein..., un des noms des plus nobles, mais en même temps des plus endettés de l'Allemagne.

Enfin elle leva ses yeux.

C'était lui!?

Et si ce n'était pas lui, c'était l'uniforme dont elle avait rêvé.

La chronique de Stoutgard se tait sur ce qu'ils dirent.

En tout cas ce n'était pas des patenôtres qu'ils prièrent pendant les intervalles.

Après la valse, cette danse si poétique et

si enchanteresse, le comte de Stein... reconduisit mademoiselle de Montfort.

L'œil de faucon de la chanoinesse avait tout vu, tout remarqué..

Mais la famille du comte de Stein... datait des croisades, avait donc pour le moins cinquante-six quartiers, tandis que mademoiselle de Montfort n'en avait qu'un seul, et celui-ci bien douteux.

La comtesse de Sick..., c'est ainsi que se nommait la chanoinesse, crut faire une œuvre bien méritoire en favorisant les entrevues du comte de Stein... et de mademoiselle de Montfort.

Les vieilles filles sont les entremetteuses jurées.

La chanoinesse de Sick... joua donc le rôle de Marthe de la tragédie de Faust de Gœthe, mais mademoiselle Mathilde ne fut pas la Marguerite du poëte.

Les bosquets des jardins attenant aux palais royaux — il y en a plusieurs à Stoutgard — ont tant de suave poésie ! ! !

Malheureusement le comte de Stein... n'avait pas à sa disposition les mines diaboliques et inépuisables de Méphisto, l'ami au pied fourchu de Faust.

Et le comte en aurait eu besoin, car la chanoinesse de Sick... n'était pas inaccessible aux présents, elle en voulait même de bien riches, pour fermer,. soi-disant, les yeux lors des entrevues du comte et de mademoiselle Mathilde.

Nous avons dit que le comte de Stein... était aussi noble que pauvre, deux qualités qui s'allient souvent dans ce bas monde.

Un jour une nouvelle terrible et digne de faire pendant quinze jours les frais de conversation dans les familles, les cafés, les estaminets, et même les brasseries de Stoutgard, se répandit dans la capitale du Wurtemberg.

Le comte de Stein... venait de disparaître laissant un déficit de 39,000 florins — bagatelle pour les viveurs de Paris, mais somme terrible pour un officier des gardes wurtembergeoises.

Grande rumeur à Stoutgard !

Il n'y eut pas d'estaminet si borgne qu'on n'y parlât de la fuite du comte Stein... et de ses dettes.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on renchérissait sur le chiffre auquel montaient ces dernières.

Chacun voulait lui en savoir de nouvelles, et peu s'en fallut qu'on assurât qu'il avait laissé des millions de dettes.

Hélas! un officier wurtembergeois n'a pas de crédit pour des millions!

Tandis que le vaisseau qui portait le comte fugitif dans sa nouvelle patrie perçait de son flanc les vagues de l'Océan, la médisance stoutgardienne ne ménageait pas la jeune demoiselle de Montfort.

Malgré la bonhomie proverbiale des Souabes, les Stoutgardiens étaient joyeux de tomber sus sur la famille de roi Loustic.

Les dames surtout dans leurs Kaffeekränzchen aiguisaient leur langue aux dépens de mademoiselle Mathilde.

Car elle était belle et admirée par les jeunes gens!

Défauts que la charité connue des dames ne pardonne que très-rarement et par exception.

On assurait que mademoiselle de Montfort portait sous son cœur un gage de l'amour du comte de Stein...

Je ne puis me porter garant pour la vérité de ce dernier fait.

La position de la princesse à la cour de Stoutgard devenait de plus en plus difficile.

Les dames nobles à trente et quarante quartiers étaient joyeuses d'avoir trouvé une occasion de tomber sus sur la fille du parvenu — comme elles nommaient mademoiselle de Montfort.

Elles niaient même son droit de porter ce nom, et l'appelaient entre elles mademoiselle Bonaparte tout court.

La chanoinesse gouvernante de mademoiselle Mathilde, pour se disculper aux yeux du grand-père de mademoiselle Mathilde qui

ne badinait pas sur le chapitre de l'honneur, la traitait d'une sévérité sans miséricorde.

Un beau jour mademoiselle Mathilde qui avait déjà alors cet esprit d'indépendance qu'on lui connaît, envoya demander à son beau-père une audience.

Les chroniqueurs n'ont jamais pu savoir ce que la jeune princesse dit à son vieil aïeul.

Personne n'a encore soulevé le voile qui couvre ce mystère d'Isis.

Le fait est que la princesse quitta le cabinet de son grand-père l'œil brillant et fier, sa belle figure avait un petit air déterminé qui lui allait à ravir.

Elle ordonna de faire ses malles et congédia immédiatement la chanoinesse qui alla cacher son dépit et sa disgrâce — car le roi Guillaume la faisait responsable de la conduite et de la détermination de sa petite-fille, — elle alla, dis-je, cacher sa disgrâce et son dépit dans un vieux manoir en ruines et presque inhabitable qui orne un des sommets de la Bergstrasse.

Elle y vit en compagnie d'un vieux domestique aux galons fanés et usés, d'une vieille bonne, d'un chat, d'un roquet et d'un perroquet — c'est sa cour à elle.

Madame Démidoff, qui n'a ni fiel ni rancune, lui fait une petite pension pour subvenir aux besoins de cette cour.

Lorsque la berline de voyage qui emportait mademoiselle de Montfort franchit la barrière de Stoutgard, Mathilde Bonaparte secoua joyeusement la poussière de ses souliers.

Elle avait dix-sept ans et était libre!

En quittant Stoutgard, elle quitta aussi son nom de mademoiselle de Montfort.

A Florence, nous la reverrons sous le nom de princesse Mathilde Bonaparte.

Aux bords de l'Arno.

Qui, dans sa jeunesse, n'a pas rêvé de l'Italie, ce pays au suave parfum des orangers, au ciel d'un azur foncé et transparent, aux nuits longues et étoilées, nuits d'amour et de poésie, de l'Italie, patrie de Raphaël, de Dante et de Tasso?

La princesse Mathilde se rappelait que dans ses veines coulait un sang italien, c'est vers l'Italie, la patrie de ses ancêtres qu'elle dirigea sa route.

Les chevaux de poste brûlaient les routes royales et impériales, tant son impatience de quitter la blonde et froide Allemagne et de respirer l'air enivrant et poétique de l'Italie était grande.

Florence a, de tous temps, été la capitale des arts et des amours — les deux faibles de la princesse Mathilde.

Le choix de son futur séjour n'était donc pas douteux.

C'est à Florence que la princesse déposa ses pénates.

Le grand-duc de Toscane — il y avait une Toscane alors, car Garibaldi combattait en Amérique pour la liberté de Montevideo — lui accorda l'hospitalité.

La princesse Mathilde frayait peu avec l'aristocratie italienne, — aristocratie du reste très-républicaine, — elle lui préférait la joyeuse désinvolture du demi-monde qui fait aujourd'hui encore sa société ordinaire.

Elle aimait, comme elle le fait maintenant aussi, les arts et les artistes.

La sculpture, la peinture, la poésie étaient ses occupations favorites. Elle visitait souvent les ateliers des peintres et des sculpteurs, surtout de ceux qui étaient jolis garçons.

Son goût pour la poésie lui était venu par sympathie pour un improvisatore qui lui avait déclamé ses improvisations et lui avait

plu à cause de ses formes d'une beauté plastique.

Mais les revenus de la princesse ne suffisaient pas à ses goûts artistiques.

Ses amis, les artistes et poëtes, doués ordinairement de goûts très-dispendieux et ne pouvant y pourvoir — gens riches de talent et pauvres d'argent — puisaient artistiquement, c'est-à-dire sans scrupule, dans la bourse de l'excellente princesse.

Une nuit — une nuit tiède et embaumée des suaves parfums des fleurs d'orangers—la princesse était assise sur son balcon respirant à grands traits les fraîches brises qui faisaient de temps en temps ondoyer la sombre surface de l'Arno; elle regardait, rêveuse, les flots d'un azur foncé dans lesquels se miraient en scintillant des millions d'étoiles ressemblant à autant de diamants.

Que rêvait-elle?

Ce que rêvent toutes les jeunes filles, — et les vieilles aussi.

Soudain les sons lointains d'une mando-

line vinrent interrompre le calme poétique qui l'entourait.

Les sons deviennent de plus en plus distincts — le musicien s'approche.

Il s'arrête sous le balcon, prend quelques accords et chante une de ces sérénades vides de sens et pleines d'amour dans lesquelles *cuore* rime toujours avec amore.

La princesse l'écoute, accoudée à la balustrade du balcon, elle se penche, semblable à une ombre blanche, ses yeux voudraient en vain percer l'obscurité, tout ce qu'elle peut voir est que le chanteur est un grand et bel homme, sa voix fraîche et sonore ne peut pas appartenir à un vieillard, un soupir lui échappe, soupir d'amour et de désir, un soupir répond au sien, le chanteur prend encore quelques accords et veut s'éloigner, alors la princesse brise une petite branche d'un superbe amandier qui est à ses côtés et la jette au chanteur nocturne.

L'inconnu a vu tomber la branche, il la ramasse, l'approche de ses lèvres, et s'éloigne en disant à voix basse :

Buona notte, al rivederci!!

La nuit la princesse rêva de l'inconnu, il prenait mille formes, qui s'évanouissaient l'une après l'autre pour en prendre une plus belle.

Le lendemain matin elle pensa à lui, mais bientôt d'autres pensées vinrent chasser celle-ci de son esprit, c'était pour elle une petite aventure, comme l'Italie en voit chaque nuit des milliers.

Car elle n'était plus à son premier amour.

Lui seul laisse une trace ineffaçable dans la vie de la femme.

Le premier amour est ineffable et ineffaçable.

Le lendemain la princesse alla visiter l'atelier du célèbre sculpteur Ténérani.

Un jeune homme y était, grand, blond, bien fait, à la figure noble et douce.

Souvent elle l'avait rencontré dans les ateliers, c'était un dilettante français, un comte d'origine hollandaise; il s'occupait

de sculpture en grand seigneur, c'est-à-dire il était sculpteur assez médiocre, au demeurant le meilleur homme du monde.

Quelquefois il avait cherché à s'approcher de la princesse, mais toujours il avait été évincé par d'autres plus hardis que lui.

Il salua la princesse d'un air modeste et heureux.

Elle lui rendit le salut en jetant distraitement les yeux sur le beau jeune homme, mais une rougeur subite perça à travers sa peau transparente, car elle avait aperçu qu'il portait à sa boutonnière une branche d'amandier.

Était-ce la même qu'elle avait jetée hier soir au chanteur inconnu?

Pour en avoir la sûreté elle lui adressa une question insignifiante.

Elle ne s'était pas trompée, la voix qui lui répondit avait le même timbre que celle qui la veille lui avait chanté la sérénade.

Une connaissance est bientôt faite lorsque les deux partis la recherchent.

Bientôt le comte de Nieuwekerke, c'est ainsi que s'appelait le jeune homme, devint un intime dans le palais de la princesse et leur liaison a survécu aux années et aux différentes destinées de la princesse Mathilde.

Elle n'a été interrompue que pendant les quatre années que madame Démidoff passa à St.-Pétersbourg.

Mais il ne faut pas croire que Mr. de Nieuwekerke soit la seule liaison que la princesse eût eue à Florence.

Nous avons déjà dit que le comte est d'une tolérance à toute épreuve, il s'efface pour faire place aux autres et revient à la charge, lorsque la place n'est plus prise.

Ce manque absolu de jalousie fait son plus grand charme aux yeux de son amie.

Car elle veut jouir de la vie et a raison — la vie est si courte.

Elle serait peut-être jusqu'aujourd'hui madame Démidoff — ou plutôt le cousin empereur aurait donné le titre d'Altesse impériale au petit — fils du paysan de Toula — mais celui-ci était jaloux.

C'est le grand défaut qui l'a perdu.

Mais aussi comment en 1844 pouvait-on prévoir le 2 décembre 1851.

* * *

La princesse Mathilde Bonaparte ne reçoit pas le matin!

Mais nous devons entrer! Il nous faut parler à la princesse! Dites-lui que nous sommes las d'attendre. Nous voulons être payés! Dites-lui qu'il y a à Florence une prison pour dettes! Dites-lui qu'il ne fallait rien emprunter si on n'a pas de quoi payer.

Qui ose faire ce brouhaha dans l'antichambre de la belle princesse?

Ma foi, des gens qui n'ont aucun égard pour la beauté, le sexe, les amours et la vie d'artiste.

En un mot des vautours nommés créanciers.

Et mademoiselle Mathilde en avait beaucoup qui venaient le matin faire du bruit dans son antichambre, c'était son réveil

habituel, les huissiers et les recors étaient à la veille de devenir les habitués de son hôtel.

Elle partageait le sort de son frère et de toute sa famille.

Vous savez qu'un rustre, un marchand de vins de Londres, avait osé faire enfermer dans la prison du Fleet celui qui maintenant décide les destinées de l'Europe.

Le meilleur moyen de se débarrasser de ses créanciers est, pour un homme, de devenir empereur, pour une femme d'épouser un archimillionnaire russe, descendît-il même d'une lignée de paysans.

La princesse qui avait à choisir entre la prison et le mari, prit le mari ou plutôt ses millions.

Nous avons dit la raison pourquoi monsieur Démidoff préféra mademoiselle Mathilde à toute autre.

Il ne fut pas donné au jeune couple de continuer longtemps dans la magnifique villa Démidoff les brillantes fêtes avec lesquelles madame inaugura son mariage.

Un ordre de l'empereur Nicolas rappelait le mari à Pétersbourg et il fallait obéir sous peine de voir tous ses biens et ses mines confisquées.

Nicolas ne pardonnait ni n'oubliait jamais une désobéissance.

La jeune épouse suivit son mari.

Elle avait alors vingt ans, le bel âge de la femme..

Saint-Pétersbourg.

Le contraste est grand entre Florence, la ville au ciel parfumé et d'un azur foncé, la ville aux rues et à la vie poétique, à la désinvolture d'artistes et d'Italiens, et Saint-Pétersbourg qui n'a pas de raison d'être et qu'un caprice de l'autocrate par excellence, Pierre le Grand, que Nicolas cherchait à imiter, mais dont il n'était que la faible copie, improvisa sur des marais fétides et stériles aux dépens de plusieurs dizaines de milliers de sujets — alors il n'y avait que des sujets, les citoyens n'étaient pas encore inventés — ville triste, au soleil froid et égoïste, au ciel couleur de plomb, ville où tous portent un uniforme quelconque, même les rues et les maisons.

Quelle différence entre la ravissante villa de Florence et l'immense maison de la perspective de Newski, au coin de la petite rue

des Jardins, rue où l'on trouve tout hormis des jardins, voire même un arbre ! Cette maison qui ressemble plutôt à une caserne qu'à l'hôtel d'un riche boyar, maison qui a cinq ou six étages et quatre cents fenêtres, est entourée de maisons qui lui ressemblent.

La princesse, nous le répétons, a l'âme artistique, et Saint-Pétersbourg est une des plus prosaïques villes de l'Europe, la Newa est sa seule poésie et la caserne Démidoff — je dis caserne, car il est possible de dire l'hôtel Démidoff, est bien éloigné de ce beau fleuve.

Il est aisé de comprendre que le séjour de Saint-Pétersbourg déplut de prime abord à la princesse Mathilde.

Et puis, elle mettait le pied dans sa nouvelle patrie sous le poids de la disgrâce de l'autocrate, le plus absolu et impitoyable de nos temps.

Son mari était haï de l'empereur et de ses supérieurs, envié de ses égaux et de ses inférieurs — et cela à cause de ses richesses.

Elle avait donc mille obstacles à surmonter, mille haines à vaincre.

Et nous avons dit que la princesse n'a pas le moindre talent ni pour la diplomatie, ni pour la politique.

Mais ce dont son talent de diplomate ne put venir à bout, firent ses beaux yeux.

Le courroux de l'autocrate fondit au feu dont ils brillaient.

Un jour il rencontra la jeune femme à un bal de son beau-fils le prince de Leuchtenberg, cousin de la princesse.

Nicolas était connaisseur en fait de beauté et il avait le cœur très-accessible à l'amour.

Le fils d'Eugène Beauharnais présenta à son beau-père sa cousine.

Nicolas causa longuement avec la princesse et lui trouva non-seulement de la beauté, mais aussi de l'esprit, et il n'en manque, en effet, pas à la princessse.

Le lendemain, elle reçut une invitation au bal de la cour.

Elle voulait y aller, mais son mari qui n'avait pas d'invitation, parce qu'il n'avait pas pu être présenté à la cour, n'ayant ni un grade assez élevé pour avoir ses entrées à la cour, lui défendit d'accepter l'invitation.

C'est qu'il est jaloux comme un Italien et grossier comme un Russe.

La princesse refusa donc l'invitation.

Que faire? demanda Nicolas à son favori — et j'aurai dit ami, si les empereurs et rois pouvaient en avoir — le prince Wolchonski, ministre de la cour.

Il faut envoyer une invitation à Mr. Démidoff.

Démidoff? impossible, il n'est que conseiller titulaire (titre — soit dit pour expliquer la chose — que Mr. Démidoff avait reçu parce qu'il avait fait son examen de bachelier dans je ne sais quel collége, si je ne me trompe au lycée de Jaroslaw, fondé par un de ses ancêtres et portant le nom de lycée Démidoff).

Majesté, pour vous il n'y a rien d'impossible.

Nicolas aimait d'être flatté, c'était son faible.

Il sourit donc gracieusement à son ministre.

Mais que faire? fit celui-ci. Il faut sauvegarder l'étiquette.

Nous pouvons envoyer, dit Nicolas, à Mr. Démidoff la clef de chambellan.

Le prince bondit sur son fauteuil.

Anatole Démidoff chambellan? s'écria-t-il. Mais il n'est que conseiller titulaire.

Alors après avoir pensé quelques instants, Nicolas dit :

Nommons-le gentilhomme de la chambre, il aura ses entrées à la cour et c'est tout ce qui lui faut.

Une heure après Mr. Démidoff avait en mains la nomination et son invitation au bal.

Il va sans dire qu'il n'osa refuser son invitation, car Nicolas l'aurait envoyé danser sur les neiges de Sibérie.

Et monsieur Démidoff craint de s'enrhumer.

Il ne lui fallait que l'uniforme chamarré d'or d'un gentilhomme de la chambre.

Mais c'est le moindre des soucis quand on a des millions.

Le célèbre tailleur Rutsch, tailleur privilégié de Nicolas, lui apporta son uniforme deux heures après qu'il avait été commandé.

C'est que Rutsch était une espèce de prestidigitateur dans son métier.

Il prenait la mesure des habits de l'empereur à l'œil.

A l'œil? direz-vous, mais c'est impossible!!

Je le crois aussi, mais ce talent a rapporté à Rutsch un million de capital et une belle maison donnant sur la perspective de Newski et la petite Morskoï.

Voici donc monsieur Démidoff gentilhomme de la cour et invité à un bal impérial.

Il se pâmait de plaisir.

Mais il était trop homme du monde pour ne pas comprendre que ce n'était pas pour ses beaux yeux, mais pour ceux de sa femme qu'on l'invitait.

Et il était jaloux; Othello, comparé à lui, n'était — comment dire? — qu'un Nieuwekerke....

Mais l'ambition fit taire la jalousie...

Chez lui ces deux passions se livraient de temps à autre un combat acharné.

S'il n'avait pas été jaloux, il serait maintenant grand chancelier, grand écuyer, — en un mot un grand quelconque, et chevalier de Saint-André, Saint-Georges, Saint-Wladimir, Sainte-Anne, en un mot de tous les saints et de toutes les saintes (je m'étonne, soit dit entre parenthèses, que la Russie n'ait pas encore d'ordre de la Toussaint, ce serait beaucoup plus court).

Mais quand on est jaloux point d'ordres, point de grandeurs.

Le comte de Nieuwekerke et beaucoup

d'autres qui ont fait leur chasse en avant sur les parquets glissants des cours ont compris ce grand axiome.

Voilà donc le petit-fils du paysan dûment et légalement invité aux bals du Palais d'Hiver.

Mais sa femme était invitée par l'empereur Nicolas à d'autres bals et soirées auxquels le mari ne recevait pas de carte d'invitation.

De plus, il y avait à St. Pétersbourg, un artiste nommé Stépanoff, un petit statuaire dont l'occupation était de faire des charges.

Comme Mr. Anatole ne faisait pas d'enfants, Stépanoff voulut essayer de faire une charge.

Mais mal lui en prit.

Un jour Mr. Démidoff le surprit en conversation — artistique avec sa femme; en rustre qu'il est, Mr. Anatole lui tira les oreilles et le mit à la porte.

Stépanoff se vengea en faisant une charge

qui fit rire pendant quelques jours la cour et la ville !

Mr. Démidoff est grand seigneur quand il s'agit de l'argent.

Il envoya un billet de dix mille francs à l'artiste pour lui acheter la charge, mais lui faisant dire en même temps qu'il lui couperait les oreilles au lieu de les tirer si jamais il le rencontrait dans son palais.

L'artiste se le tint pour dit, et alla chercher ses amours ailleurs.

Mais l'empereur Nicolas n'était pas si facile à congédier.

Contre lui se brisait le pouvoir des millions.

Monsieur Anatole rongeait son frein, mais il lui était impossible de le secouer.

Le cousin Leuchtenberg lui donnait aussi des soucis.

En héritant de son père le nom Eugène, il avait aussi hérité son penchant pour les amours — faciles.

Un soir eut lieu au palais de la perspective de Newski une terrible scène de jalousie.

Monsieur Démidoff s'oublia jusqu'à frapper sa femme.

Vous direz qu'un Français ne l'aurait jamais fait.

Je ne dis pas non, mais Mr. Anatole a poursuivi, cravache en main, sa femme jusqu'à Paris, la capitale de la civilisation, où des ouvriers seuls, ivres de piquette, se permettent de battre leurs femmes.

Madame Mathilde s'enferma dans sa chambre à coucher; elle tira les verroux de la porte et resta sourde aux instances de son mari qui, ses accès de frénésie jalouse passés, est le meilleur homme de France et de Navarre, voire même de Sibérie.

Le lendemain elle alla au Palais d'Hiver demander une audience à l'empereur.

Nicolas avait alors une autre liaison, une jeune princesse arménienne ou mingrélienne, la belle princesse Aba-Melech, qu'il maria

plus tard à un de ses aides de camp, le général Baratynski, qu'on ne doit pas confondre avec son favori le prince Bariatinsky, aujourd'hui feld-maréchal général — en le nommant gouverneur de Kazan.

Il ne mit donc aucun obstacle au départ de la princesse Mathilde, au contraire il lui permit de divorcer avec son mari, en enjoignant à ce dernier de lui faire une pension de deux cent mille roubles.

Le mari devint rouge et blême de colère, car il est aussi emporté que jaloux — mais comment désobéir à Nicolas?

Et pour surplus de guignon, il retomba dans la disgrâce, de laquelle sa femme l'avait tiré.

Il lui fut du moins permis d'aller cacher son dépit à Florence, tandis que sa femme vogua à pleines voiles vers Paris, la ville des plaisirs et des amours.

Nous avons déjà dit que Louis-Philippe ou plutôt le ministère Guizot ne lui refusa pas l'hospitalité.

Elle était si innocente — en politique.

Quant aux intrigues — elle est trop paresseuse, pour en avoir même d'amoureuses.

En fait d'amours, elle marche le front haut et là visière découverte.

Vive Paris ! ! !

Tudieu qu'on s'y amusait sous le roi bourgeois qui disait souvent :

Ceux qui rient ne grincent pas les dents.

Et il avait raison, ce roi citoyen qui commença et termina son règne en mitraillant ses concitoyens.

La princesse s'y donna des plaisirs !

Point de bals de grisettes — les lorettes n'existaient pas encore — Gavarni était en train à les inventer — point de bastringues que la princesse ne visita — par curiosité.

Vous souriez, mais moi je le répète, — par curiosité.

Ma foi, sans pouvoir vous dire, quel était l'objet de sa curiosité.

La police ne l'inquiéta pas.

On dit même que M. Guizot avait ordonné à ses gendarmes de lui permettre les chaloupes et les tulipes les plus hasardées.

Les mauvaises langues, — il y en a partout, même à Paris, assurent qu'elle abusa de cette permission.

Je ne crois pas cette assertion.

La princesse étant trop, — comment dire? vite un mot . . . étant — trop posée.

Le fait qu'elle était presque à l'index de la société . . .

Le faubourg St. Germain n'avait, comme de raison, pas de relations officielles ni même officieuses avec la fille du roi Jérôme

Jérôme, le gai Jérôme
Qui perdit son royaume,
Et quand il le perdit
Mit un bonnet de nuit.

Comme dit une chanson allemande.

Les différents partis orléanistes se groupaient autour de la duchesse d'Orléans, du

duc de Nemours et du prince de Joinville et n'avaient et ne pouvaient avoir aucune sympathie pour madame Démidoff.

Il y avait en effet quelques bonapartistes — vieux grognards de l'empire, mais ils ne formaient aucun parti compacte.

Restaient donc les quelques familles russes avec lesquelles la princesse Mathilde était en relations de politesse et — de demi-monde.

Le demi-monde pour lequel la princesse a toujours raffolé quoique M. Alexandre Dumas fils ne l'eût pas encore découvert — il est vrai que son père venait de découvrir la Méditerranée.

Elle voyait beaucoup les journalistes — — mais il lui était indifférent quel était leur drapeau.

Dans ses salons se rencontraient et se serraient la main Sylvestre de Sacy, Marrast, Emile de Girardin, le bon et gros Pierre Véron, Sainte Beuve, Jules Janin, Théophile Gautier, Fiorentino, et même Veuillot oubliait le Monde et son monde pour venir

causer gaudriole chez madame la boïarde — c'est le nom qu'on lui donnait.

On rencontrait aussi chez elle Gavarni avec sa jeune femme qu'il venait d'épouser et dont il s'est si vite séparé, Cham qui cause avec autant d'esprit qu'il dessine, Nadar qui venait de débuter comme dessinateur spirituel, mais qui déjà alors vous ennuyait par ses causeries aérostatiques.

Hélas! sa chute aussi tragique que ridicule n'a pu le décourager.

Ni même les fiascos qu'il a eus à Francfort et à Munich.

Je m'imagine que son but principal est de nous donner une carte photographique de la surface de la terre.

Il a voué ses os ainsi que ceux de sa femme et de ses amis au service de l'humanité.

Ma foi, dans ce cas, je ne voudrais pas être de ses amis, car l'humanité nous est, en général, peu reconnaissante de ces sortes de dévouements.

Elle s'en moque.

Et elle a raison.

La princesse a beaucoup contribué à la construction du ,,Géant'', mais elle n'est pas montée dans la nacelle.

Elle avait raison.

J'aurais fait comme elle—l'argent, qu'elle a donné, à Nadar, excepté.

C'était à-peu-près une cour de demi-monde qui entourait la princesse.

Mais, hélas! qui ne pouvait pas la protéger, comme elle le fait maintenant; elle-même cherchait quelquefois des protecteurs.

Mais qui cherche ne trouve pas toujours.

Il lui arrivait de temps à autre — et souvent même — que la pension que lui faisait son mari ne lui suffisait plus et que sa bourse était à sec.

Mais cela ne l'inquiétait pas.

Car cette vie poëtique, artistique — et érotique — lui plaisait.

Un matin elle s'éveilla — le canon gron-

dait et ébranlait les vitres de son boudoir.

Cette musique lui plût, elle en rit aux éclats

Sa femme de chambre vint lui dire :

« Madame, levez-vous, on se bat. »

« Tant mieux, fit madame Démidoff, coiffez-moi, je veux sortir, car jamais je n'ai vu d'émeute. »

« Madame, ce n'est pas une émeute, dit la camérière toute effarée, ce n'est pas une émeute, c'est une révolution. »

« Une révolution ?! s'écria madame Démidoff en battant des mains. Vite, Joséphine, coiffez-moi, car je suis venue à Paris pour voir une révolution. »

La femme de chambre était probablement lente à coiffer sa maîtresse, car, lorsque madame Démidoff fit son tour ordinaire des boulevards, le combat avait cessé, on démolissait les barricades, tout le monde s'embrassait et se félicitait, sans savoir pourquoi, on criait, on hurlait, on chantait.

Malgré le sang qui marbrait l'asphalte, malgré les cadavres qui jonchaient sur les boulevards, on était gai et heureux.

Car Lamartine avait proclamé la république, et le vieux roi — pilote qui n'avait pas su tenir le gouvernail pendant la tempête — s'était enfui, déguisé en matelot.

Les Français sont de grands enfants, ils aiment les joujoux.

Cela leur est égal quel nom que ce joujou porte.

Que ce soit république, royaume ou empire.

Et ils brisent, enfants qu'ils sont, ce joujou, aussitôt qu'ils s'en lassent.

Madame Démidoff parcourut les boulevards, le sang qui coulait la dégoûtait, elle retourna donc dans son hôtel et dit à son majordome.

« Qu'on fasse mes malles et attelle les chevaux à ma berline de voyage. »

Mais ni les malles ne furent faites, ni les chevaux attelés.

Car la princesse resta à Paris.

C'est Armand Marrast qui persuada son amie de ne pas quitter la capitale de la France.

La jeune république n'avait rien à craindre de la joyeuse princesse.

Fontenay aux roses.

Connaissez-vous Fontenay aux roses?

Si vous êtes Parisien je n'ai pas besoin de vous le demander. Mais si par hasard, vous êtes étranger ou provincial, je vous conseillerais d'y aller.

Dès que vous quittez le débarcadère vous n'avez qu'à marcher tout droit.

En arrivant aux bords de la Seine vous verrez une petite villa, charmante et coquette qui, en été, se cache dans des fourrés de roses, et en automne se pare de dahlias et de hortensias.

Séjour délicieux et embaumé.

C'est là que la princesse se retira jusqu'aux jours de juin 1848.

Elle ne possédait pas encore sa villa de St. Gratien sur les bords du lac d'Enghien.

Un jour elle jetait un regard rêveur sur les beaux sites qui bordent les deux rives de la Seine jusqu'à Versailles.

A quoi rêvait-elle?

Je crois qu'elle s'ennuyait plutôt qu'elle rêvait.

Car la manie de politique s'était emparée des Parisiens.

On négligeait les douces causeries de salon, les délicieux tête-à-tête amoureux pour s'égosiller dans les clubs et les cafés.

Les chaleurs de juin pesaient sur Paris comme un noir nuage chargé de foudres célestes, qui couronne souvent le sommet d'un volcan.

Ce n'était plus comme en 1829 lorsque Paris dansait sur un volcan, non il politisait sur la lave encore brûlante de l'irruption des jours de février.

La seule distraction qu'on se donnait était de flâner avec quelques milliers d'autres flâneurs.

On nommait cela des promenades patriotiques.



Tantôt c'était du rouge pur sang, tantôt le Palais Bourbon, nommé alors Palais de la république qui étaient le prétexte de ces promenades.

Quelquefois on rendait une visite incorpore à un des ministres, on aimait surtout à entendre parler M. de Lamartine.

De plus cela ne coûtait rien.

Car le célèbre poëte paierait même des auditeurs — s'il en trouvait.

Le Parisien est né flaneur, la révolution de février l'a prouvé.

On flanait donc, prenait sa demie-tasse et causait politique.

Et la pauvre princesse s'ennuyait.

Soudain un bruit sourd vint frapper ses oreilles.

C'était le républicain Cavaignac qui mitraillait son parti.

Cedant togae armis,

C'est la maxime moderne, et veut dire :

Que l'armée mettrait la chambre Constituante à la porte.

Ledru-Rollin, le géant, et Louis Blanc, le nain, fuyaient en Angleterre et Eugène Cavaignac jetait son épée sur la balance de Thémis et se proclamait dictateur.

Il y avait des personues qui eussent préféré Lamoricière, le vainqueur de Constantine et vaincu d'Ancône.

Mais le froc de bure perçait déjà sous l'uniforme chamarré d'or d'un général français.

Il est vrai qu'il aspirait encore au bâton de maréchal des Français — c'était alors le terme technique et non pas comme il a fait depuis aux deux clefs de Saint-Pierre.

Toutes les révolutions que nous avons eus en France proviennent de ce que nous n'avons pas assez de ministres.

Vous vous étonnez peut-être?

Pas assez de ministres? vous écriez-vous. Mais nous en avons même trop, la moitié des ministres, et neuf dixièmes, pour le

moins, des employés sont de trop, et pèsent comme un cauchemar sur le budget, que paie en majeure partie la provinee.

Et moi je dis que non.

Le Français ou plutôt le Parisien, car Paris est le centre, or donc le cœur de la France, est né maréchal ou ministre, faites donc des deux millions qui forment la population de Paris la moitié des maréchaux et l'autre des ministres, et vous n'aurez jamais de révolution, car un million craindrait pour son bâton de maréchal, et l'autre pour son portefeuille.

Quant au surplus qui pèserait sur le budget, la province est là pour le payer.

Car la province est — excusez-moi l'expression peu poétique mais vraie, la vache à traire de Paris, car son lait, ou plutôt sa sueur et son sang doivent faire les frais de l'embellissement, ou pour mieux dire de l'avilissement de la capitale.

Car les embellissements de Paris ont rendu la capitale esclave du bon plaisir du gouvernement.

Comme à Saint-Pétersbourg, tout à Paris porte maintenant un uniforme, même les sergents de ville et les maisons.

N'est-ce pas, madame Mathilde? Vous pouvez juger de la ressemblance.

Mais revenons à nos moutons.

Mathilde errait en bâillant dans les allées de sa villa Fontenay aux roses.

Les amis l'avaient délaissée, car ils appartenaient à la moitié qui rêvait un portefeuille.

Mr. Emile de Girardin surtout.

Si le diable aurait été élu président ou empereur, Mr. Emile lui aurait rendu son âme pour devenir ministre.

Et c'était justement Mr. de Girardin qui se présenta aux yeux ébahis de la princesse tandis qu'elle était en train de bâiller à qui le plus fort.

Elle crût rêver en voyant celui qui depuis trois mois s'était jeté corps et âme dans le républicanisme.

Elle se frotta les yeux, pour voir si elle

dormait ou non, puis regarda encore une fois pour être sûr de ne pas avoir la berlue.

Non, elle ne l'avait pas, car c'était lui, le Jupiter qui du haut de son Olympe — vulgairement nommé premier Paris de la Presse — disposait ou croyait disposer des destins de la France — voire même de l'Europe.

Est-ce vous, Mr. de Girardin? s'écria la princesse; puis, lui frappant amicalement sur l'épaule, elle ajouta :

Animal, je vous croyais depuis longtemps dans la fosse commune !

Il était habitué au mot animal, car, comme nous l'avons déjà dit, c'est un petit terme d'amitié que la princesse a souvent en bouche, mais l'expression : fosse commune, le fit tressaillir, et le rouge lui monta à la figure, car il a la prétention de passer à l'immortalité en traversant les cavaux du Panthéon.

La princesse ne s'aperçut pas qu'elle avait froissé la vanité de l inventeur des journaux à bon marché, elle ajouta :

Mais dites donc, cré coquin, vous avez l'air d'un croque-mort?!

Excusez-nous ces expressions, nous sommes historiens et notons les faits sine ira et studio.

Un autre se serait fâché de ces mots qu'on entend rarement dans la bonne société.

Mais Mr. de Girardin connaissait le caractère de la dame.

Plus elle vous dit des grossièretés, plus elle a de l'amitié pour vous.

Ne sachant que répondre, il se tut et laissa continuer la princesse qui dit :

Mais, vieux singe (les compliments allaient en gradation, preuve que madame Mathilde avait de l'amitié pour le Jupiter de la Presse), que signifient ces boums! boums! que j'entends?

On se bat à Paris, Madame.

Fichtre! On se bat, que cela doit être amusant.

Oui, et le sang coule à flots.

Animal du diable! ne me parlez pas de sang, vous savez que j'ai les nerfs agacés.

Mais, Madame, on se bat pour vous.

Pour moi? fit la princesse en riant aux éclats. La belle histoire! Peut-être pour mes beaux yeux, ajouta-t-elle sans penser à mal.

Pour vous, Madame et pour votre famille.

Pour ma famille? — dit Mathilde, et ses éclats de rire redoublèrent,—le beau conte, mais mon mari m'a si souvent cogné, qu'il n'avait pas le temps de me faire des enfants!

Je dis qu'on se bat pour les Bonaparte.

Ah, voilà que la politique revient, fit la princesse en bàillant, contez-moi ça quand j'irai au lit ce soir, ça m'endormira.

Oui, Madame, car quoique on ne se batte pas pour vous, votre famille y gagnera, et je viens me mettre à votre disposition.

La princesse se mit à rire à gorge déployée.

A ma disposition? fit-elle. Que voulez-vous faire de moi? Une reine ou une déesse de la Liberté, dites-le vite, afin que j'aie le temps de me commander un costume pour la fête.

Ni l'une ni l'autre, répondit Mr. de Girar-

din. Mais vous avez un cousin qui vient d'arriver aujourd'hui de Londres.

Un cousin qui vient d'arriver de Londres, et qui doit jouer le rôle d'un dieu de Liberté?...

Non pas d'un dieu, mais d'un président de la république. Car Cavaignac a été proclamé dictateur et nous ne voulons pas de lui.

Monsieur Girardin disait : nous, en sous-entendant moi, car il savait qu'Eugène Cavaignac, le frère de Godefroi Cavaignac, n'accepterait jamais, comme ministre, le meurtrier d'Armand Carrel que les liens de la plus tendre amitié avaient lié les deux frères.

Il savait aussi qu'Eugène Cavaignac était républicain de conviction, tandis que lui n'était que républicain chasseur de portefeuilles.

Le général de Cavaignac décatisseur! s'écria madame Mathilde, bien aise de trouver un mauvais calembourg. Mais que veut-il donc décatir? Probablement les vieux habits de cour des anciens ministres, pour

en faire des uniformes aux nouveaux ministres ou à ceux qui voudraient l'être. Monsieur Girardin rougit jusqu'au blanc des yeux, car il pouvait encore rougir alors — mais depuis...

Mais Monsieur de Girardin est Gascon — ou mériterait de l'être.

J'ai dit dictateur, c'était chez le anciens Romains, fit-il...

La princesse l'interrompit :

Allez vous promener avec vos anciens, nigaud. Si, en effet, vous venez vous mettre à ma disposition, entrons et prenons ensemble un verre de vin de Madère en cassant une croûte. Il faut que vous me racontiez quelque gaudriole, car je m'ennuie, oh ! que je m'ennuie. Tous mes amis m'ont délaissée, personne ne vient me voir. Vous êtes tous devenus si bêtes avec votre politique !

Et c'est de politique que je viens causer avec vous, lui dit de Girardin.

Foin de la politique, tron du diable, fit la princesse en se bouchant les oreilles. Entrez toujours, j'ai d'excellent madère dont vous

me direz un mot, ajouta-t-elle en tirant le Jupiter de la Presse par le pan de son habit.

Mais en savourant le madère en connaisseur, Mr. de Girardin causa politique.

Il prévoyait l'influence que la princesse exercerait sur son cousin qu'elle ne connaissait pas encore, et l'avait choisie comme intermédiaire.

Le futur empereur.

Le bruit du canon avait cessé, la mitraille avait balayé les rues de Paris, la bourgeoisie s'était montrée brave à force de terreur, les vainqueurs de février étaient les vaincus de juin, et à la place de la Constituante qui n'avait rien constitué sinon l'anarchie, la Législative siégeait au Palais-Bourbon.

Cinq départements avaient élu le futur empereur comme leur député.

Il avait refusé les mandats, mais force lui fut d'obéir à la voix du peuple.

Il fit son entrée malgré les protestations des membres du gouvernement, et alla siéger parmi les membres de la gauche.

Le dictateur Cavaignac le regardait d'un œil jaloux, car un Bonaparte ne sera et ne peut jamais être républicain.

C'est contre les traditions de la famille.

Lucien Bonaparte, le frère de Napoléon I, ne l'a été que parce qu'il ne voulait pas reconnaître comme maître celui qui lui devait la toge de premier consul.

Lucien Bonaparte n'était républicain que par fierté et non pas par conviction.

S'il l'avait été, il n'aurait pas pris le titre de prince de Canino.

Son fils aussi, le prince de Munsignano, ex-triumvir de Rome, ne s'était coiffé du bonnet phrygien que pour prendre la mesure d'une couronne.

Autour de l'hôtel du Rhin se coudoyait une foule curieuse de voir le prisonnier de Ham, celui qui avait fui en empruntant à un jeune maçon son nom de Badinguet.

Mais celui qui quelques années plus tard avait une liste civile montant à 30 millions était souvent à court d'argent.

Et il lui en fallait beaucoup, car il lui était indispensable de grouper autour de lui un parti, parce que ce n'était pas pour rester

député qu'il avait accepté son mandat, et un parti ne se forme qu'à force d'argent.

Ses fidèles compagnons Persigny, Montholon, Vaudrey lui avaient bien ouvert leur bourse, mais hélas! ils étaient pauvres eux-mêmes, ce n'est que l'empire qui les a enrichis.

Ils n'étaient, de plus, que le noyau d'un parti bonapartiste, rien de plus.

Un jour, voyant sa cassette vide, Louis-Napoléon se rappela qu'il avait pour cousine une riche boyarde russe.

Il alla lui faire visite.

Elle était retournée à Paris, car les promenades politiques et patriotiques avaient cessé, et on n'était plus harcelé, à chaque carrefour, par la Marseillaise et le Chant du départ, ceux qui avaient chanté : « Mourir pour la patrie, » étaient morts sur les barricades sans que la patrie en avait profité.

Madame Mathilde était belle alors, elle n'avait que vingt-huit ans, ce bel âge d'une femme, quand un peu d'embonpoint donne

plus de rondeur au buste, et un grain de coquetterie plus de charme à l'amour. Ses yeux avaient plus de feu même qu'ils en avaient eu dans sa jeunesse, et les années n'avaient pas encore fauché l'or de ses cheveux blonds.

Car les ravages que la chevelure, autrefois si belle, de madame Démidoff a subi dans les derniers temps, ont été terribles.

La princesse est maintenant chauve ou peu s'en faut.

Qui alors aurait gardé son sang-froid en voyant ses traits dignes du ciseau de Thorwaldsen, ses épaules potelées, blanches et transparentes comme de l'albâtre veiné d'un bleu fin et délicat, qui semblaient sortir de l'atelier d u sculpteur qui sculpta jadis la Vénus de Médicis.

Le prince qui est grand amateur et connaisseur de beautés ne garda pas le sien, au lieu de causer argent à sa cousine, il lui conta fleurette.

Nous savons que cette espèce de causerie est le côté faible de la princesse.

La connaissance du cousin et de la cousine fut bientôt faite.

Cette connaissance se changea bientôt en amitié.

Entre homme et femme, il n'y a qu'un pas de l'amitié à l'amour.

Souvent, quand l'amour s'éteint, vient la haine.

Mais ce ne fut pas le cas ni chez le cousin ni chez la cousine.

Car ce que Mr. de Nieuwekerke avait toujours été pour elle, un amant sans jalousie, elle le fut dès lors pour son cousin, qui — comme elle — aime à papillonner, selon l'expression de feu les Saint-Simoniens.

C'est sans jalousie qu'elle voyait les amours de son cousin avec la belle Anglaise, morte il y a quelques mois à Bonn sur le Rhin presqu'en odeur de sainteté, et avec tant d'autres dames du grand monde, du demi-monde et celles qui n'appartenaient à aucun monde, et qui préféraient être enceintes que saintes — excusez-moi ce mauvais calembour.

Mais dès que le cousin était en besoin d'argent, la cousine était là pour venir à son aide, ses diamants russes, souvenirs de Si-

bérie, et son écrin étaient jusqu'au coup d'Etat. — c'est maintenant le mot usité pour toutes les entreprises hardies pour ne pas dire plus, — plus souvent au Mont de Piété que chez elle.

Mr. Eugène Giraud, qui donnait à la princesse des leçons d'aquarelle et d'autres arts libres, était le confident et l'intermédiaire de ces entreprises — commerciales.

On dit que c'est l'or anglais qui facilita l'élection du prince Napoléon à la présidence.

Indigne calomnie!!

L'empereur Napoléon III vénère trop la mémoire de son oncle, le second César, — car le troisième, c'est lui, selon la transfiguration inventée de nos temps par les césaristes acharnés, — il vénère trop la mémoire de son oncle pour avoir jamais sali ses mains en touchant l'or de la perfide Albion!!

On assure que c'est principalement aux diamants, perles, rubis et émeraudes de madame Démidoff qu'il doit d'avoir été élu président, premier pas vers l'empire.

La Roncière le Nourry.

Pour peu que vous ayez fréquenté les salons du Palais-Royal vous y avez souvent rencontré un marin qui serait mort tout au plus capitaine de corvette, si une protection princière ne l'eût pas fait amiral et diplomate, et auquel de mauvaises langues — car il y en a partout, surtout au Palais-Royal, ont donné, à cause de la rondeur de son abdomen, le sobriquet : l'amiral Biennourri.

Vous devinez que je parle de Mr. La Roncière le Nourry, l'ami et confident de son Altesse Sérénissime le prince Napoléon.

A trente-cinq ans son abdomen n'avait pas encore pris l'ampleur qui le distingue aujourd'hui, car l'amiral devint gros, probablement par sympathie pour le prince.

Mr. Le Nourry était venu à Paris pour y chercher fortune.

Habitué de marcher sur le tillac mouvant d'une corvette, il croyait pouvoir se risquer sur le parquet glissant des salons.

Fortuna audaces juvat.

Le jeune marin pouvait tout gagner, n'ayant rien à perdre.

Il était de taille moyenne, mais sa poitrine était bombée, ses épaules larges, ses muscles d'acier. Sa figure portait l'empreinte de la beauté virile, qui plaît surtout aux dames qui frisent le troisième decennium.

Il plaisait, car il savait plaire.

Un jour la princesse allait au bois de Boulogne qui n'était pas encore ce que la baguette magique de Mr. Hausmann, qui ne ménage pas l'argent de la province pour embellir Paris, en a fait depuis.

Il peut arriver à Mr. Hausmann d'être proclamé Dieu à Paris et lapidé et mis en pièces par ces rustres de provinciaux qui ne comprennent pas que le meilleur emploi qu'on puisse faire de leur argent, fruit de leur travail et de leurs épargnes, est de dé-

molir le vieux Paris pittoresque et poétique pour transformer ses rues en larges voies militaires, ses maisons aux hauts et bizarres pignons en palais et casernes.

L'empire veut être entouré de luxe et d'éclat.

La misère lui paraît une tache indigne de sa capitale.

On dit, mais je ne garantis pas le bruit, que Mr. Hausmann prépare un projet de loi tendant à exiler de Paris tous ceux qui ont à dépenser moins de 5,000 francs par an.

Madame Démidoff revenait de l'Élysée, où son cousin venait de s'installer comme président.

A la tournée d'une allée ses chevaux s'effrayent d'un petit king Charles qui se jette entre leurs jambes en aboyant et jappant.

Ils prennent le mors aux dents et partent à fond de train.

La princesse n'est pas d'un courage à toute épreuve.

En cela elle ressemble à son frère qui eut le choléra en voyant un champ de bataille.

Son oncle, en léguant au neveu son front et la boucle conventionnelle, avait oublié de lui léguer son courage.

Madame Démidoff voyant que son cocher ne pouvait plus maîtriser les chevaux — tomba en pamoison?!

Non!

Elle se mit à crier...

Mais à crier, comme ni vous ni moi ne pourrions le faire.

Beaucoup de gens entendirent ses cris, mais personne n'osa venir à son secours, car les chevaux continuaient leur train d'enfer culbutant et bousculant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Tout à coup un officier, portant l'uniforme de marine, se jeta à la rencontre des chevaux, saisit le timonier par la bride qu'il secoua d'une main forte et tira le cheval vers lui.

Le cheval fit un soubresaut et s'arrêta,

arrêtant en même temps son camarade.

Le Deus ex machina qui tenait le cheval par la bride était Mr. La Roncière le Nourry, mais les chevaux, en se jetant de côté, avaient renversé la voiture.

Le cocher et la princesse gisaient par terre.

Ni l'un ni l'autre du reste ne s'étaient pas fait mal.

La princesse fut relevée par le marin, tandis que le cocher se leva lui-même tout en grommelant contre la maladresse du sauveur, que la princesse remerciait d'un gracieux sourire.

Mr. La Roncière le Nourry pria la permission d'aller demander des nouvelles de la princesse.

Permission qui lui fut d'autant plus aisément accordée que sa beauté virile avait fait une grande impression sur la princesse.

Dans peu de temps il était un habitué des salons de la princesse.

C'est là qu'il connut le prince Napoléon,

connaissance qui lui a valu l'uniforme brodé sur les coutures d'amiral et ses missions plus ou moins diplomatiques, ainsi que les nombreux rubans et cordons, ornement obligé d'un uniforme chamarré d'or.

Une scène de jalousie.

Le républicanisme était hors de mode.

Car en France, — vous le savez aussi bien que moi, — tout est sujet à la mode, même nos consciences politiques.

Le fantôme socialiste rouge, pendant quelques mois le cauchemar de la bourgeoisie et des petits rentiers du Marais, avait fui à l'apparition de l'aigle bonapartiste qui chassait à grands coups d'ailes le coq gaulois du roi de la bourgeoisie.

L'empire n'était plus qu'une question de temps.

Le luxe, qui sous l'empire est entré dans une phase de frénésie, commençait à étaler son faste et son impertinence.

On était à même de croire que ce luxe

était un gant jeté par le président au visage de la république.

Mabille voyait de nouveau ses allées mystérieuses et inventées pour les couples amoureux se peupler de viveurs jeunes et vieux, et de ces femmes qui se pavanent aujourd'hui dans de la soie et des flots de dentelles, et sont couvertes de perles et de diamants, et dont demain, peut-être, les journaux enregistreront la mort par asphyxie, ou dont le drame de la vie — court drame de vice et de luxe — va trouver son dénoûment sur les dalles humides de la Morgue.

Les amours et les amourettes reprenaient leurs droits que la politique leur avait ravis pendant quelques mois.

Le président en donnait l'exemple, en se délassant en compagnie de femmes gaies et galantes des graves travaux qui l'occupaient.

Les lorettes, les femmes entretenues et les rats de l'Opéra trinquaient gaiement avec les hommes d'Etat improvisés, les soldats, aventuriers de fortune, qui d'un jour à

l'autre devaient changer la république en empire.

Le futur empereur ne voyait pas de mauvais œil ces francs viveurs se perdre dans un labyrinthe de dettes ; car n'ayant rien à perdre et tout à gagner par un coup d'État, ils devenaient ses âmes damnées et juraient de combattre sous son drapeau et de mourir pour lui s'ils ne pouvaient pas vivre par lui.

C'est le luxe qui a donné à la France l'empire, c'est lui qui en est le plus ferme et solide soutien.

Il y avait à l'Opéra un petit rat mince et fluet, mais de la race la plus rongeuse.

Ayant dix-sept ans à peine, elle avait dévoré trois héritages et ruiné un vieillard, l'avare marquis de T., qui après une vie d'une parcimonie plus que ladre s'était voulu donner le luxe d'une maîtresse.

Maintenant vous pouvez le voir chaque matin au jardin des Tuileries se chauffant au soleil, jouissance qu'on peut avoir gratis à Paris comme ailleurs, et réfléchissant sur le néant de l'amour d'un rat, qui dans moins

d'une année lui a coûté un demi-million.

Il est facile à reconnaître, c'est un petit vieillard, ayant une perruque autrefois brune et maintenant d'un rouge assez hasardé, il porte un habit rapé qui jadis était noir et sa boutonnière est ornée de la rosette de la Légion d'honneur et d'un autre ruban, l'ordre romain de St. Grégoire, si je suis bien renseigné, car nous autres Anglais, nous ne sommes pas grands connaisseurs de ces sortes de babioles.

Ce rat se nommait mademoiselle Armandine.

Maintenant elle porte le nom de madame (??) Armande de Saint-Ildéfonse, elle se dit veuve d'un général mexicain, mort victime de son patriotisme, en combattant contre les troupes de Juarez, et tient rue Chaussée d'Antin une pension bourgeoise, fréquentée par de belles dames, de jeunes étrangers venus à Paris pour s'y former, espèce d'éducation assez agréable et qui, le patrimoine dévoré, laisse du moins de beaux souvenirs et des vieillards qui chauffent

leurs membres engourdis une dernière fois aux doux rayons de l'amour.

On y vit aussi des anciens officiers mexicains et péruviens, camarades d'armes du défunt mari, décorés de rubans de toutes sortes de couleurs et mangeant d'un appétit à toute épreuve, ayant un estomac qu'une autruche leur envierait et jouant avec une rare veine le baccarat, le lansquenet, — en un mot toutes sortes de petits jeux plus ou moins innocents, distraction ordinaire de ces tables d'hôte.

Armandine n'a jamais été belle.

Elle était petite, maigre, au teint couleur peau tannée, à la figure fatiguée par des nuits d'orgie et une vie déréglée.

Mais elle possédait l'héritage de chaque Parisienne, du piquant dans la conversation et un œil à tourner la tête à Caton le Censeur ou à faire se damner saint François.

Sa genèse se perdait dans un taudis rue Fossés-Saint-Jacques habité par sa mère qui, elle aussi, avait pendant quelques années porté soie, velours, dentelles et diamants

maintenant elle était blanchisseuse, c'était, du reste, une femme d'une vie très-réglée, elle avait employé les quelques billets de cent francs qui lui restaient de sa vie de luxe, pour s'acheter un fond de blanchisseuse et aurait voulu garder sa fille, gage de son dernier amour, auprès d'elle, pour en faire une blanchisseuse.

Mais, hélas! à douze ans celle-ci avait fait la connaissance d'un jeune étudiant auquel elle portait son linge.

Son amour pour la chorégraphie s'était développé au Prado, où elle dansait la tulipe orageuse avec un chic qui lui avait valu les applaudissements frénétiques de la galerie, mais avait déplu à l'Argus à tricorne, gardien juré des bonnes mœurs aux bals publics, elle avait passé trois jours au violon, réfléchissant sur la vanité des succès — mais elle inventait en même temps une figure nouvelle pour le prochain bal.

Lorsque mademoiselle Armândine quitta le violon, la maman blanchisseuse — qui ne trouvait pas de son goût les talents de sa

fille pour le cancan, lui administra une rude correction.

Et la main autrefois potelée de la blanchisseuse était devenue dure et calleuse à force de blanchir le linge; elle battait dur.

Il se trouva que la correction n'était pas du goût de la demoiselle.

Le temps qu'elle avait passé au violon avait, de plus, mûri une résolution, prise depuis longtemps.

Mademoiselle Armandine acceptait, le jour même, l'hospitalité que l'étudiant lui avait offerte et entrait au corps de ballet.

Elle n'avait alors que treize ans passés.

Le temps qu'elle resta avec l'étudiant fut bien court. Ce n'avait pas été pour elle qu'un pis-aller temporaire.

Trois jours après son premier début, elle quittait le quartier latin pour aller habiter un délicieux entre-sol rue Codot de Moroy.

C'est le marquis de T., le vieillard dont nous avons parlé et dont elle avait fait la connaissance, qui lui offrait cet entre-sol,

ainsi que diamants, chevaux et un crédit illimité.

Les dieux savent si elle usa de ce crédit !

La voyant élégamment installée, sa mère lui pardonna, la maman n'étant ennemie que des amourettes d'étudiants, qui ne rapportent rien, si ce n'est un souper, des crêpes ou, tout au plus, une promenade à âne. Quant aux amours solides, c'est-à-dire ceux qu'on paye d'entre-sols et de chevaux pur sang, la blanchisseuse se disait :

Bah ! il faut que jeunesse s'amuse, moi aussi j'ai passé par là, et maintenant je suis estimée par mes clients et mon voisinage.

Mais comme nous n'écrivons pas l'histoire de mademoiselle Armandine, nous voulons tirer le rideau sur sa vie, qui est celle de toutes les femmes de cette classe.

A l'époque où se joue la scène dont nous voulons parler, mademoiselle Armandine avait donc dévoré la fortune du marquis T. et de trois jeunes fous, et était libre pour le moment, son dernier amant, le duc de V., étant allé la veille à Clichy pour y réfléchir

sur la rapidité avec laquelle la fortune que son père lui avait laissée en mourant avait passé par le chemin par lequel tant de patrimoines passent à Paris.

Heureusement pour lui, il avait encore une vieille tante à hériter.

On sait que cette espèce de femmes a toujours deux amants, un qui paye et un qui est payé.

Armandine avait, du temps de son dernier amant, fait la connaissance d'un jeune.

C'était le jeune Beg..., qui a enrichi le Musée du Luxembourg et plusieurs églises de croûtes, que le ministère lui a achetées, grâce à la protection de la princesse Mathilde.

Mr. Eugène Giraud, dans l'atelier duquel la princesse l'avait rencontré, le lui avait présenté.

Vous savez que madame Démidoff aime à protéger les artistes, surtout quand ils sont beaux.

Elle protégea donc Monsieur Beg.... à cause de ses talents.

Quelques jours avant la scène dont nous parlerons tout de suite, le jeune peintre avait vendu, à la recommandation de la princesse Mathilde, au ministre de l'intérieur, qui voulait être agréable à la cousine du président, une salade, sous le nom de Paysage des environs de Paris.

Il venait de la porter lui-même au ministère — les mauvaises langues disent que les vingt sous qu'il aurait dû donner au commissionnaire brillaient dans sa poche par leur absence

Mais le ministre lui avait fait compter vingt billets de mille francs.

Richesse inouïe!

Le rapin se croyait pour le moins Rothschild, sinon Crésus.

Vingt mille francs pour une toile qui n'en valait pas cent!

La reconnaissance demandait pour le moins qu'il allât chez la princesse pour la remercier de sa recommandation.

Mais il préféra aller chez le rat.

Le rat ronge tout, et comme pour le moment les recors lui avaient enlevé son duc et qu'il n'avait pas des centaines de mille francs à dépenser, le rat se contenta, pour passer son temps et ne pas perdre ses habitudes, des vingt mille, c'est toujours quelque chose — car quoi qu'on en dise les rats sont modestes, quand ils ne peuvent pas faire autrement.

Monsieur Beg... s'amusa donc quelques jours avec mademoiselle Armandine — il avait oublié sa princesse.

Mais elle pensait à lui..

Ne vous étonnez pas que Monsieur Boitelle, l'époux de la cousine de Mr. Hausmann, n'ait pas inventé une police secrète des femmes.

Elle existait longtemps avant que la France eut le bonheur de voir en Mr. Boitelle son sauveur social et politique.

Mais une idée me vient, un mauvais calembour.

Vous pensez probablement entendre que

la police boite sous monsieur Boitelle.

Non, au contraire elle marche très-bien.

Moi, Anglais, qui ne peux pas être accusé de sympathie pour une police quelconque, je dois convenir qu'il n'y pas de pays au monde qui ait une meilleure police que Paris.

C'est non-seulement la police la plus vigilante, mais en même temps la plus polie, la plus prévenante, la plus judicieuse de toutes les polices que je connaisse, car elle sait distinguer entre l'intention et le moment d'oubli ou d'exaltation.

Les agents provocateurs existaient sous les Bourbons, mais maintenant vous ne les trouverez pas.

Au contraire, la police de même que la justice française se réjouissent, quand elles n'ont pas à sévir, car elles savent que les poursuites politiques, loin de consolider les trônes, les minent et sapent leurs bases les plus solides.

Madame Mathilde Démidoff s'étonnait de ne pas voir son rapin favori.

Elle s'inquiétait de son absence.

Mais elle se connaît en fait de goûts artistiques.

« Il s'amuse, » se disait-elle.

« Mais avec qui ? » lui répétait l'écho de ses pensées.

Elle avait aussi sa police — volontaire et involontaire.

« Il faut que je le sache, » se dit-elle.

« Et ce que femme veut, Dieu le veut, » dit le proverbe, mais moi, je pense que c'est plutôt le diable qui le veut.

La princesse sut donc que Mr. Beg... passait ses journées, ses soirées, etc., en compagnie de mademoiselle Armandine.

On dit même que c'est Mr. La Roncière qui commit l'indiscrétion de le lui dire.

Je ne le sais pas, mais en tout cas ce ne furent ni le comte de Nieuwekerke ni Mr. Eugène Giraud.

Ils possèdent, tous les deux, un fonds inépuisable d'indulgence.

La princesse en l'entendant éclata.

Par hasard j'y étais; ayant un petit mot à lui dire de la part de son frère le prince Napoléon.

La princesse ne sait pas mettre un frein à ses passions.

Dans ses moments d'exaltation elle prend tout le monde pour confident, ne croyant pas qu'on y voit du mal!

Je vous dis que ce fut une scène!

Oui, une scène digne de Molière.

Mais comme je n'écris pas des comédies, et que j'ai en grippe les scènes tragiques, je m'esquivai, laissant la princesse baignée de pleurs et jurant une haine implacable au rapin infidèle et au rat rongeur.

Mais la princesse est beaucoup trop bonne pour pouvoir haïr.

Aussitôt que nous l'eûmes quittée, la princesse fit atteler son équipage et se fit conduire chez mademoiselle Armandine.

C'était vers onze heures du soir et le

couple était attablé à un fin souper, Mr. Beg... venait de faire sauter au plafond le bouchon de la première bouteille de vin de Champagne.

Le commodore prenant sa place au souper de Don Juan n'a probablement pas produit autant d'effet que madame Mathilde entrant dans le petit salon coquet de mademoiselle Armandine, pour interrompre un délicieux tête-à-tête.

On était si sûr de l'impunité, qu'on n'avait pris aucune précaution, et la princesse était entrée avant qu'on eût eu le temps de l'annoncer ou plutôt de lui barrer le chemin.

On dit — je puis le croire, car la princesse s'était habituée aux mœurs russes, qu'il y eut une avalanche de soufflets qui tombèrent sur les joues de mademoiselle Armandine et du rapin.

Madame Mathilde quitta le champ de bataille en triomphatrice.

Elle emmenait avec elle M. Beg...

Mais elle a le cœur bon, même excellent, comme je l'ai dit.

Le lendemain il lui fit de la peine d'avoir séparé ce couple aimant et amoureux.

Vous penserez peut-être qu'elle permit à M. Beg... de retourner chez Armandine.

Quant à cela : Non !

Mais elle envoya à Armandine, comme fiche de consolation, un beau collier de perles, et M. Beg... eut, par son intermédiaire...

La croix !...

On dit qu'il vit encore souvent mademoiselle Armandine...

Je ne le crois pas, car...

Mais laissons les car...

Je n'ai raconté cette anecdote, digne de feu les arlequinades, que pour dire pourquoi les croix se donnent quelquefois en France.

Monsieur Beg... a bien son bout de ruban pour — la bravoure et le courage avec lesquels il s'est — laissé souffleter.

Il est vrai que c'était une bien jolie main qui prenait la mesure de ses joues assez joufflues, et dignes d'un Amour sonnant la trompette.

L'Élysée et les Tuileries.

L'Élysée était le paradis des anciens.

Pour Napoléon il fut le purgatoire présidentiel par lequel il passa pour arriver au paradis impérial.

Le président n'avait pas de dame pour faire les honneurs de son palais.

L'Anglaise que je ne veux pas nommer, parce que sans la connaître personnellement, je l'ai vue aux bords du Rhin, où elle était la Providence des pauvres et des malheureux...

Son seul péché était d'aimer...

Péché bien véniel, si c'est un péché et non pas une vertu...

Son seul péché donc était d'aimer, mais il y a des personnes auxquelles les usages

conventionels ne permettent pas de montrer leur amour à la clarté du soleil ou des flambeaux.

Et miss... avait trop de pudeur et d'amour pour vouloir être aux yeux du public la maîtresse du président.

Elle l'avait aimé tant qu'il avait été malheureux, et elle l'aimait encore du même amour désintéressé maintenant qu'il posait le pied sur la première marche du trône impérial.

Pudique, malgré sa liaison, elle fuyait les regards du public...

Mais le président, pensif et silencieux, comme il l'est aussi depuis qu'il est empereur, avait besoin de quelqu'un pour faire les honneurs de son palais, je ne dis pas de sa cour, car alors il n'était que président — du reste un président a aussi sa cour, demandez-le à Mr. Johnson, l'ex-tailleur.

Qui choisir pour faire les honneurs?

Ma foi, sa cousine, à laquelle il devait... quelques égards.

C'est donc madame Démidoff qui devint la

maîtresse de céans pour les dîners et les soirées officielles et cérémonieuses.

Et tous ceux qui ont assisté à ces dîners et à ces soupers savent si madame Démidoff savait bannir de ces réceptions l'étiquette et chasser cet air de malaise que l'air froid et réservé du futur empereur jetait sur elle.

Il est vrai que sous le front haut et bombé de Napoléon, couvait une grande pensée.

Louis Bonaparte jouait, en hardi joueur, va banque.

Et pour la tranquillité et le bonheur de l'Europe, il a gagné sa partie.

Il est vrai qu'il a donné le coup de grâce à la soi-disant liberté de la France.

Mais les Français savent-ils ce que c'est que la liberté?

S'ils le savaient, ils ne l'auraient perdue ni par Napoléon I, ni par son neveu.

Hélas! ils confondent la liberté avec l'anarchie.

Février 1848 déploya le drapeau de la

liberté, tandis que Juin voulait déployer celui de l'anarchie.

On peut diviser les 40 millions qui peuplent la France — je ne parle pas des militaires, qui en France ne forment qu'une caste temporaire — on peut diviser, — dis-je, — ces 40 millions en quatre classes, qui n'en forment que deux. C'est-à-dire, en :

En rentiers et ceux qui voudraient l'être, et employés ou ceux qui voudraient l'être.

Il va sans dire que les rentiers et les employés tiennent ensemble, car c'est égal sous quelle forme l'Etat leur paie leurs rentes.

Ceux qui ne sont ni rentiers ni employés, donc ceux qui ne sont rien et qu'on nomme vulgairement prolétaires — je ne parle pas des industriels, qui, eux aussi, sont des rentiers, car c'est le peuple, les ouvriers, qui leur fournissent leurs rentes, — les prolétaires donc, qui ne sont ni rentiers ni employés, ce qui revient au même, forment aussi une seule classe.

La première classe, — ceux qui ont quelque chose, que ce soit rentes, terres, etc.,

— confond la liberté avec l'anarchie et la craint pour ne pas tout perdre.

La seconde, celle des prolétaires, confond aussi ces deux mots, mais non pas par crainte, mais par désir, espérant tout gagner — ce sont ceux qu'on nommait, en 1848, les partageux.

Nous autres Anglais, nous comprenons autrement ces deux mots — mais — que faire?... il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ces fines différences dialectiques.

Mais l'Allemagne qui s'inquiète peu de ce que Napoléon fait en France, comprend que lui est la plus ferme digue contre les débordements de la réaction.

Une ligue rhénane est à la veille de se former, et elle se formera dès que Napoléon aura dit son mot.

Halte-là, arrêtons-nous!

Je sais que la princesse... si elle peut haïr quelque chose, hait la politique, épargnons-la-lui donc...

La princesse avait un rôle difficile à jouer

dans les salons du président de la république.

Mais sans le savoir, sa bonhomie, sa gaieté à toute épreuve suppléait à ses talents diplomatiques.

Sans le savoir aussi, elle rallia au parti de son cousin quelques sommités qui sont maintenant ses plus fermes soutiens.

Mr. Troplong, qui n'a de trop long que son nez et ses discours, auxquels quelque plaisant a coupé la fin que personne ne retrouve.

Son dévoüement sans bornes a fait de lui, qui n'était qu'un médiocre avocat, un vice-président du sénat doté de tant et tant de dizaines de milliers de francs.

Puis Mr. Baroche, surnommé le sénateur baroque.

De même Mr. Chaix-d'Est Ange, aussi habile orateur que conteur de gaudrioles et d'anecdotes scabreuses.

Et tant l'autres que je passe sous silence.

Les diplomates les plus habiles sont ceux qui ne pensent pas l'être.

Ce fut le cas de la princesse Mathilde.

Les canons du 2 décembre et la mitraille surprirent la princesse sans l'étonner.

Car elle a l'habitude du grand monde de ne s'étonner de rien.

Sans sourciller même, elle reçut la nouvelle qu'elle était nommée princesse impériale.

M'amuserai-je plus? demanda-t-elle en bâillant.

En 1853, pendant la guerre de Crimée, elle craignit un moment pour ses revenus, car son mari déposa par dépit et jalousie toute sa fortune aux pieds de Nicolas.

Mais Nicolas eut le bon esprit de ne pas l'accepter — ou du moins d'y mettre la condition que la pension de la princesse Mathilde lui serait payée jusqu'à sa mort.

Peut-être se souvenait-il de son ancien amour.

Du reste, elle resta aux Tuileries la maîtresse du logis comme elle l'avait été à l'Elysée, elle y était même plus heureuse, car elle avait à disposer de plus de grâces.

Les ministres étaient encore plus aimables envers la cousine de l'empereur qu'ils ne l'avaient été pour la cousine du président.

Car l'influence qu'elle exerçait sur lui n'était pour personne un secret.

Mais étant devenu empereur, Napoléon III voulut aussi être le fondateur d'une dynastie.

Désir bien naturel.

Il y avait à Manheim chez une cousine de l'empereur, la grande-duchesse douairière de Bade Stéphanie, une jeune princesse qui ne tenait à aucune famille régnante par des liens de parenté.

C'était la princesse Carola ou Caroline Wasa, petite-fille du ci-devant roi de Suède, Gustave, qui dut quitter la Suède, parce que ses sujets, las de ses bizarreries — pour employer le mot le plus doux, l'avaient

déclaré déchu du trône et appelé à sa place le maréchal Bernadotte, qui devint roi de Suède sous le nom de Charles-Jean.

Gustave, banni de son pays, continua ses bizarreries en Suisse, où il est mort sous le nom du colonel Wasa.

La princesse Stéphanie parla à son cousin de sa petite-fille et arrangea l'affaire.

L'idée de devenir impératrice des Français et de monter sur le plus beau trône de l'Europe souriait à la jeune princesse, comme de raison.

Mais elle avait un père, général au service de l'Autriche.

L'Autriche voulut exercer une petite rancune contre Napoléon, que les Habsbourg nommaient le parvenu, oubliant que leur ancêtre, le fondateur de leur dynastie avait aussi été un parvenu, — un petit comte de rien que la jalousie des ducs-électeurs entre eux avait fait empereur d'Allemagne.

L'Autriche ordonna donc à son général d'empêcher le mariage de sa fille avec l'empereur des Français.

Le prince Wasa, dont la famille n'existe pas depuis trois siècles et dont l'ancêtre avait été paysan de Dalécarlie, plus grossier que le paysan du Danube, qualité dont ses descendants, surtout le dernier roi de Suède de la famille ont hérité, dit :

« Une Wasa n'épousera jamais un Bonaparte ! »

Et mit son véto au mariage.

Napoléon III fit ce que vous savez.

« Bah ! les princes qui bientôt ramperont devant moi, ne veulent pas de moi !!

» Je n'irai pas frapper encore une fois à la porte d'une princesse. »

Et il épousa une jeune et belle Espagnole aux cheveux blonds cendrés, aux yeux d'ébène, mademoiselle Eugénie de Téba.

La France n'a rien perdu au change.

Mais la princesse Carola y a perdu beaucoup.

Elle a épousé le prince royal de Saxe, et compare souvent le sort que le destin lui

avait offert à celui qu'elle a élu ou plutôt que son père a choisi pour elle.

Quoique mariée depuis douze ans, elle ne connaît pas encore les douceurs de la maternité et désespère de jamais pouvoir donner un héritier à son mari, un futur roi à la Saxe.

Mademoiselle de Téba entra donc aux Tuileries comme impératrice et y saisit le sceptre de la beauté et des plaisirs.

Le rôle que la princesse y avait joué était fini, le rideau devait tomber sur elle.

Car elle ne voulait pas être comparse là où elle avait joué les premiers rôles.

Elle se retira donc, non pas à Minturne, mais dans son hôtel rue Courcelles, où bientôt se forma autour d'elle cette quasi-cour que vous connaissez.

Cour d'hommes de lettres, d'artistes et tant soit peu du demi-monde.

Jamais il n'y a eu de franche amitié entre l'impératrice et la cousine de son mari.

Les relations qui existent entre elles sont

d'une politesse glaciale qui n'a jamais été fondue par un rayon de cordialité.

Entre les deux dames, il y a une barrière de rivalité et de jalousie difficile à franchir.

Car la princesse Mathilde est jalouse du présent, l'impératrice l'est du passé.

Du reste, les jours de gala la princesse manque rarement aux Tuileries et l'impératrice vient traverser, pendue au bras de l'empereur, de temps à autre aux jours de réception les salons de la princesse.

Les relations de politesse existent comme je viens de le dire, mais ceux d'amitié manquent.

Frère et sœur.

Ils sont loin les jours lorsque le prince Napoléon — le grand républicain — fuyait de Stoutgard pour éviter certaines petites affaires d'honneur et les créanciers qui voulaient le coffrer sans aucun égard pour sa tête monumentale et le large front de son oncle.

Quant aux affaires d'honneur, il a toujours encore là-dessus les mêmes notions qu'il avait jadis.

Vous vous rappelez le duel Wielopolski que le prince a si bravement — refusé.

Car c'est d'un courage peu commun que de faire face aux préjugés — et le duel est le préjugé le plus sanguinaire.

Mais depuis la guerre de Crimée le prince est devenu adepte d'Elihu Burrit, le grand apôtre de paix.

Il a prouvé cette pente pacifique, il y a quelques semaines, en venant en simple habit noir au dîner donné par l'empereur au roi de Portugal et préférant quitter le palais impérial l'estomac vide et sans avoir dîné que d'endosser son uniforme de général de division.

La grande abnégation pour un prince que de ne pas mettre d'uniforme, ne fût-ce que celui d'un caporal de grenadiers, comme le prince impérial en porte un les jours de gala!

Pouvez-vous vous figurer un prince du continent sans uniforme?

Non?

Ni moi non plus.

En endossant l'habit noir, le prince voulait prouver son républicanisme.

Moi j'aurais préféré la blouse bleue.

C'est encore plus républicain.

Comme ses cousins, le prince Napoléon revint en France lorsque la révolution eut

brisé les barrières qui fermaient la France aux Bonaparte; comme ses cousins, il se fit élire membre de la Constituante et puis de la Législative, et comme eux, il alla siéger sur les hauteurs de la montagne.

La première visite qu'il fit à Paris, fut faite à sa sœur.

Il était habitué de puiser dans sa bourse et ne voulait pas perdre cette habitude, assez agréable pour un prince qui a beaucoup de besoins et peu de revenus.

L'amitié entre le frère et la sœur fut bientôt renouée, car leurs goûts se ressemblent.

Et de plus, le frère n'était pas encore prince de l'empire français, n'avait pas encore sa liste civile et ne touchait que vingt-cinq francs par jour, somme assez modique, et ce ce n'est pas de ses épargnes comme député qu'il a bâti sa maison romaine.

Depuis lors la plus grande harmonie règne entre le frère et la sœur.

Elle lui laisse le champ de la politique, et ne cultive que celui du plaisir.

Quand on vient lui parler de quelque nouvel exploit oratoire de son frère, elle hausse les épaules et dit :

« Mon frère devrait imiter mon cousin et se taire quand il veut dire quelque chose. »

Lors de l'enterrement de Bixio, le prince Plon-Plon, qui brûlait de faire une démonstration, vint à Paris, comme vous le savez.

Nous avons dit autre part qu'il aime à faire parler de lui.

S'il avait vécu du temps d'Alcibiade, il aurait fait comme celui-ci et coupé la queue à son chien.

La mort de Bixio était un prétexte, comme l'inauguration de la statue de Napoléon I à Ajaccio en avait été un.

Afin que personne ne se méprenne sur le but de sa visite à Paris, il n'alla pas à la noce de la jeune!! duchesse de Mouchy.

Il est vrai qu'il avait, dans le temps, dû épouser sa cousine, la grassouillette —

pour user de l'expression la plus modeste — princesse Anne Murat.

Ventre de biche, cela aurait été un couple de poids!

Il aurait fallu que les carrossiers inventassent un nouveau modèle de voiture!

Mais enfin, quoi qu'il en soit, le prince n'alla pas à la noce, mais il alla trouver sa sœur.

Il ne la trouva pas.

Car madame Démidoff était de la noce.

Elle aime le plaisir, et il y a similitude de goût entre elle et la princesse Anne, qui aime aussi à montrer le dessous — des cartes.

Mais le prince ne se contentait pas d'avoir brillé par son absence à la noce.

On parlait de lui, et il fallait tenir les Parisiens en haleine.

Il se défit de son uniforme galonné, endossa un habit noir pour aller au dîner,

donné en l'honneur du beau-frère de son épouse, le roi de Portugal.

Il pensait probablement que les Parisiens attribueraient une gravité quelconque à cette mascarade.

Au contraire, ils en rirent, et tout fut dit.

C'est que les Parisiens aiment la princesse Mathilde, parce qu'elle est une excellente femme, ils lui pardonnent beaucoup à cause de cette qualité et se moquent de son frère à cause de sa vanité puérile.

Mais ne croyez pas qu'ils voudraient voir sur le trône le frère ou la sœur.

Si le gros prince le croit, il est dans l'erreur.

Ce qui a été possible pour le cousin, sera impossible pour lui.

Le hasard et la crainte du fantôme rouge ont porté Louis Napoléon sur le trône, il s'y maintient par sa sagesse, sous lui la France, quoiqu'enchaînée dans ses élans politiques, a prospéré incontestablement, et a non-seulement repris parmi les grandes puissances le

rang qu'elle avait perdu sous les Bourbons et surtout sous Louis-Philippe, mais marche même à leur tête et décide des destins du monde entier.

La crainte d'un futur douteux fait que la majorité en France désire voir encore longtemps Napoléon sur le trône.

Mais demandez aux Français s'ils veulent de Plon-Plon.

Ils vous répondront unanimement :

Non !!!!

Une soirée littéraire chez la princesse.

Il y a dans un salon de la princesse une petite statuette de marbre représentant l'amour, la princesse a écrit de sa main, sur le piédestal, les deux vers suivants qui ont, toute sa vie, été sa devise :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être.

Oui, l'Amour fut toujours son guide et son maître.

Il n'y aurait pas de mal, si ce goût pour l'amour se limitait à son for intérieur, mais malheureusement le petit dieu ailé vient aussi exercer son influence sur les arts et la littérature.

Et il n'y voit pas clair, ayant les yeux bandés.

Nous étions un jour assemblés en petit comité chez la princesse qui nous avait promis une jouissance rare.

On nous devait donner lecture d'une pièce nouvelle.

Je ne suis pas grand amateur de cette sorte de jouissance, mais la princesse nous avait dit tant de bien de cette pièce que je n'étais pas sans sentir une espèce de curiosité d'entendre ce chef-d'œuvre fait par deux frères en collaboration !

Les génies qui ont enfanté cet œuvre monumentale sont les deux frères de Goncourt, depuis peu en grande faveur chez la princesse qui voulait ouvrir à ses favoris les portes du temple de la Gloire comme elle leur avait ouvert celles de ses salons.

Vous savez probablement que les frères de Goncourt sont de jolis garçons, dignes de l'amour d'une princesse.

Cela peut vous expliquer l'intérêt que leur porte la princesse.

Mais l'art où reste-t-il ?

Pour vous faire une idée du ton qui règne dans les salons de la princesse, et de son goût en fait de littérature nous vous donnerons une petite esquisse de cette pièce, dont la princesse raffolait de manière à nous en donner un petit avant-goût dans son cabinet rouge.

Les Français, ou plutôt les Parisiens détestent la pruderie, ils la mettent au même niveau que l'hypocrisie, mais, en étendant assez arbitrairement les limites, souvent ils nomment pruderie, ou même hypocrisie ce que les Allemands nommeraient bienséance ou les Anglais, devoir.

La pièce des frères de Goncourt ne peut pas être taxée de pruderie ; au contraire, son langage, son sujet sont une chose inouïe même dans une ville qui a applaudi aux: Filles de marbre, et à la Dame aux camélias.

Un théâtre, qui autrefois était fier de garder les traditions du bon goût vit sa scène dégradée par un indigne cancan.

Ombres de Molière, Racine, Voltaire pleurez !

Le théâtre français s'avilie, se dégrade.

Il est vrai que les sociétaires du premier théâtre de Paris, de France, d'Europe, du monde entier ont représenté:

Henriette Maréchal

par ordre non pas du

Mufti

mais de madame

Démidoff, de la princesse Mathilde Bonaparte !!

Princesse vous avez été trop bonne pour vos favoris !

Nous savons que vous êtes bonne, excellente même.

Mais vous n'avez pas voulu entendre nos protestations.

Notre critique vous semblait être inspirée par l'envie.

Envier Mrs. de Goncourt !! Y pensez-vous belle princesse !

La chose serait trop ridicule !!

Du reste le public d'élite qui s'était donné rendez-vous au théâtre français lors de la première et dernière représentation de Henriette Maréchal a vengé notre critique.

Le premier acte de Henriette Maréchal se joue vers minuit, la scène représente le long corridor, sur lequel donnent les loges du premier rang, rendez-vous ordinaire des masques lors des bals de l'Opéra.

C'est probablement ce qui avait plû à la princesse.

On dit même qu'elle en avait donné l'idée.

Car elle s'est souvent amusée à ces bals !

Mais elle s'y est amusée !

Pour vous, Messieurs les provinciaux et étrangers, qui ne connaissez les bals masqués de l'Opéra que d'ouï dire, je veux vous expliquer ce que c'est que ces bals.

Ne croyez pas que ce soient des princesses qui s'y donnent des rendez-vous.

Au contraire, vous n'y trouvez que des

viveurs gris de champagne et y venant s'encanailler, comme ils le disent, des provinciaux crédules et naïfs qui, en voyant une débardeuse plus que décolletée, grelottant sous son costume presque primitif et venue au bal pour avoir un souper et une pièce de cinq francs afin d'avoir de quoi s'acheter un dîner le lendemain, des provinciaux dis-je, qui voient des princesses déguisées dans ces êtres abjects et dignes de pitié — mais le mépris ne serait pas de saison à Paris, où chacun vit pour soi, et ne partage ni les plaisirs ni les douleurs des autres. Vous y vîtes aussi des comparses payés par Mr. Philippe à tant par heure pour s'amuser ou plutôt pour amuser les autres, de ces loustics et danseuses qu'il payait pour f r a y e r u n e v o i e à l a j o i e, pour m e t t r e e n t r a i n la b o u t i q u e, afin que la musique de Strauss fisse son effet, et que le champagne coulât à flot.

Avez-vôus connu le sieur Philippe ?

Non ⁈

Eh bien, vous ne le connaîtrez plus.

Car il est mort et enterré, comme dit la chanson de Malbrouc.

Mais dès que le roi meurt, le peuple crie : Vive le roi !

Les dynasties disparaissent pour faire place aux autres.

Monsieur Philippe était l'entrepreneur des bals de l'Opéra.

La princesse Mathilde le connaissait très-bien et a voué quelques larmes à sa mémoire.

Elle a le cœur si excellent, la bonne princesse !

Nous connaissons du reste aussi des grandes dames qui aiment à s'encanailler.

On s'amuse du moins.

Et plus on est de fous, plus on rit.

Le rideau se lève donc dans la pièce de Mrs. de Goncourt et on est en plein bal masqué de l'Opéra.

Mais nous ne sommes qu'au prologue,

écrit par un autre habitué de l'hôtel, rue de Courcelles :

Mr. Théophile Gautier, père!!!!

Critique, dans quel guépier es-tu allé te fourrer?!

Mais que ne fait-on pas pour plaire à la bonne princesse.

Elle est si aimable, et ses épaules sont si rondes.

Mademoiselle Poësie raconte donc en vers très-médiocres et pour la plupart dignes de Ronsard, que Molière vit en bigamie avec Thalie et Terpsichore et qu'on ne doit donc pas s'étonner à voir ce pêle-mêle de paillasses, débardeurs, postillons et chauves-souris d'amour aux ailes de satin.

Mais le chœur des masques crie à la Poësie :

Tu nous embêtes! Va-t'en te faire pendre ailleurs.

Et la Poësie très-peu poétique s'enfuit tout effarée, pour se masquer probablement en débardeur.

Vous pouvez penser que de telles choses, débitées sur une scène, qui jusqu'alors avait été la gardienne des bonnes traditions, sinon des bonnes mœurs, vous pouvez penser, dis-je, que de telles choses soulevèrent un commencement d'orage.

Je raconte la représentation, plus tard je dirai quelques mots de la lecture que nous eûmes à subir.

Maintenant retournons à nos moutons, c'est-à-dire à la pièce.

Un jeune homme fait la connaissance d'un beau masque, locution usitée, même si le masque est aussi laid qu'un chimpanzée; arrive un autre monsieur qui se permet certains mots assez usités à ces sortes de bals. Le jeune homme le provoque, c'est pour l'effet, le masque fuit, et le rideau tombe sur un brouhaha général, je dirais même sur une scène digne de la Courtille.

Au second acte nous voyons le jeune homme, qui porte le nom de Paul de Bréville — ma foi, qui ne se nomme pas de Bréville — c'est un nom si facile à trouver?

— Paul de Bréville, blessé à la suite de son duel, se trouve donc dans la délicieuse villa, appartenant à un ex-ouvrier, nommé Maréchal. Cette villa, l'économe propriétaire l'a achetée du fruit de ses épargnes — car il était excellent ouvrier et gagnait cinq francs par jour, il est de plus encombré d'une petite bagatelle d'à-peu-près deux millions, qu'il s'est aussi épargnée par son travail, et d'une femme et d'une fille.

Le lecteur devine que la femme de l'économe ouvrier est le masque, pour lequel Paul de Bréville s'est battu. Mais afin qu'il n'en soit pas un seul moment un doute madame Maréchal le lui raconte elle-même, et invite Paul de Bréville d'être l'ami de la maison, mais lui, il ne veut pas être l'ami de madame Maréchal, il veut en être l'amant. Il tombe donc à genoux devant madame Maréchal et lui déclare son amour, qui est accepté car les ex-ouvrières ont le cœur tendre.

L'excellent jeune homme oubliait qu'il aimait la fille de madame Maréchal ou, plutôt, il ne savait pas que celle qu'il aimait en était la fille.

Au troisième acte nous le voyons philosophiquement mener de front ses deux amours.

Il connaissait probablement le proverbe allemand qui dit que :

„Celui qui veut avoir la fille doit plaire à la mère.“

Les deux millions du père Maréchal lui donnaient probablement dans l'œil.

Mais un traître de l'Ambigu paraît et crie à l'oreille du brave ouvrier :

Maréchal, l'affaire marche mal, ton ami de Bréville veut te faire, tu sais quoi.

Et il fait de ses deux mains un geste au-dessus de sa tête.

Mais je croyais que c'est ma fille qu'il asticote, dit le brave ouvrier à cinq francs par jour, maintenant deux fois millionnaire.

C'est ta femme, lui dit le traître d'une voix de rogomme.

L'ouvrier pâlit sous la couche de fard qui couvre son visage.

Tu as raison, dit-il au traître, la pièce marche très-mal, hâtons-en le dénouement, et il s'arme jusqu'aux dents.

Mademoiselle Henriette voyant apparaître le destin sous la forme de son père armé de cinq revolvers, veut sauver à tout prix son amant et sa mère.

Mais comment le faire?

Une demoiselle parisienne n'est jamais au bout de ses inventions.

Henriette est vite décidée.

Pour la sauver, elle jette sa mère par la fenêtre.

Puis elle cache le double amant je ne sais où.

Sous sa crinoline peut-être?

Et attend d'un pied ferme son père, sachant probablement que ses revolvers ne sont chargés qu'à poudre.

L'ouvrier force d'un coup de pied la porte de carton, et ne voyant personne, il croit avoir la berlue et tire à l'aventure...

Madèmoiselle Henriette tombe, le rideau tombe, et

la pièce tombe

au milieu d'un scandale général.

Il se passa plus de dix minutes avant que l'acteur M. Got put, comme c'est l'usage, nommer les auteurs.

Vous auriez dû entendre le bruit et les sifflets lorsqu'il nomma les frères de Goncourt.

Et cela malgré que la cour assistait au grand complet à cette représentation.

Dans la loge impériale on voyait, outre l'empereur, l'impératrice, aussi la princesse Mathilde et les autres membres de la famille impériale : on pouvait aussi voir le comte Walewski, le maréchal Vaillant, les ministres au grand complet, des sénateurs, etc., en un mot tout cet attirail décoré et chamarré qui entoure la cour comme les satellites entourent le soleil.

On aurait pu dire que la chute de la pièce était une espèce de démonstration.

Que ces démonstrations se répètent au profit de l'art dramatique, car au point où il est maintenant en France il est impossible à un père de donner à ses enfants la distraction du théâtre.

La scène doit être l'école des mœurs.

Mais la jeunesse que peut-elle apprendre des pièces comme : les Filles de marbre, la Dame aux camélias, le Péché d'une femme, Henriette Maréchal?

C'est ce que nous avions dit à la princesse Mathilde.

Mais elle ne voulait pas nous entendre.

Au contraire, elle a remué terre et cieux pour faire représenter Henriette Maréchal au théâtre français.

Elle et toute la cour ont assisté à la représentation.

Et la chûte de la pièce a été presque une défaite de l'impérialisme.

La princesse s'amuse.

Vive la joie ! Après nous le déluge !

C'est la devise de la princesse et elle n'y va pas de main-morte.

Elle est la digne fille du feu roi Jérôme, espèce de roi d'Yvetot, excepté qu'il se couchait tard et se levait encore plus tard.

Pendant sa courte royauté à Cassel, il avait l'habitude, en se couchant, de dire à sa cour qui, comme celle de la princesse était d'une composition assez saugrenue :

« Loustic aujourd'hui, loustic demain, toujours loustic. »

En se couchant la princesse aussi ne rêve que plaisirs.

En se levant le matin, sa première pensée est, comment s'amuser aujourd'hui.

Jamais ou rarement un sombre nuage

passe sur ce front si uni et si blanc, que les soucis n'ont jamais ridé.

Assise enveloppée de son peignoir et confiant ses rares cheveux à son friseur, elle est entourée de ses intimes qui doivent l'amuser en lui contant la chronique scandaleuse de la ville, de la cour surtout.

Comment elle rie à gorge déployée quand on lui raconte quelque anecdote à double sens concernant sa cousine Eugénie!

Ses habitués le savent et après l'impératrice vient la belle-sœur de la princesse, Sainte-Clotilde comme elle est nommée, par dérision par les uns, par vénération par les autres.

Mais la vie exemplaire de l'épouse du prince Plon-Plon ne prête pas de sujet aux mauvaises langues.

Car c'est tout au plus sa piété dont on peut se moquer, mais ce sujet est si stérile et si usé.

La princesse aime aussi quand on lui parle de quelque secret de cœur de l'empereur; mais il faut convenir que son rire a

alors de l'aigreur, qui ressemble à de la jalousie.

La princesse connaît à fond la chronique scandaleuse de la ville, peut vous nommer le dernier amant de la princesse M., sait dans quelle rue se trouve la maison des rendez-vous mystérieux de la jeune épouse du maréchal V. lorsqu'elle sort le matin sous prétexte de charité, elle vous dira pourquoi la comtesse P. portait dans ses cheveux un camélia blanc au dernier bal.

La toilette terminée, les habitués se retirent pour faire place aux visites des dames, liées avec la princesse.

Elle aime surtout à voir les dames russes, qui abondent à Paris depuis la mort de l'empereur Nicolas.

C'est sa société favorite, car vous savez qu'une dame russe, même si elle appartient au plus grand monde, vise à imiter la dame du demi-monde.

Allez à Bade, à Hombourg, à Wiesbade, à un bain quelconque et distinguez-moi une comtesse russe — la dame russe expatriée

est toujours comtesse ou princesse — d'une lorette parisienne!

La ressemblance est frappante.

La conversation de la princesse avec ses visiteuses n'est que la continuation de celle avec ses habitués.

Elle roule aussi sur la chronique scandaleuse.

Ainsi s'est passé le matin, et l'heure de faire un tour au bois est arrivée.

L'élégant coupé de la princesse attelé de deux chevaux magnifiques pur sang l'attend au perron.

A demi-couchée dans son équipage, ressemblant plutôt à une femme entretenue qu'à une princesse, elle lorgne les promeneurs, qu'elle passe en brûlant le pavé, salue ses connaissances d'un petit salut amical, ses intimes souvent d'un mot énergique qui serait une offense, si, chez elle il n'était un signe amical.

Puis, vient le dîner, puis le théâtre, les soirées, les parties fines.

Que sais-je?

C'est ainsi que la princesse passe ses journées, fidèle à la devise de son père :

Loustic aujourd'hui, loustic demain, toujours loustic.

Mais cette vie de plaisirs monotones et journaliers a quelquefois des petits intermezzos piquants, nous en raconterons un, pour donner une idée des autres.

Une escapade.

Je m'ennuie, chère comtesse, disait la princesse un jour à une dame russe qui était venue la voir, proposez quelque chose pour nous amuser, vous êtes si riche en inventions.

Pour ce matin?

Non pour ce soir, les soirées d'hiver sont si longues et on ne sait pas comment trouver leur bout.

La comtesse proposa ceci, cela ...

Mais tout fut rejeté par la princesse, qui voulait avoir une nuit folle, c'était son expression.

Tout-à-coup elle interrompit madame de Sa... qui était en train de dérouler devant elle un nouveau plan de campagne joyeuse, et s'écria :

Foin du plaisir concerté d'avance, nous voulons en improviser, tron du diable! Venez, chère comtesse, dîner avec moi, et puis nous verrons ce qu'il y a à faire.

On dîna en petit comité.

Il y avait outre la princesse, encore madame de Sa...; la jeune duchesse de V. qui profita de sa lune de miel pour faire une petite excursion à Bade en compagnie de son cousin, un athlétique capitaine des cuirassiers de la garde, laissant son mari se consoler de son absence avec un petit raton de l'opéra; et la piquante petite femme de l'ambasseur de...

La princesse s'était proposée de composer une partie carrée.

Ayant fait inviter à la hâte quatre messieurs qu'elle savait pouvoir amuser.

C'étaient le baron de R., un jeune Alsacien, portant avec grâce son uniforme de lieutenant des guides, le romancier F. qui cause avec tant d'esprit, et excelle surtout dans les anecdotes à double sens, et Mr. G. qui cause mieux qu'il ne peint.

Pour faire le quatrième on avait invité Mr. Ernest G.

Mais il était introuvable ce jour-là.

Car mademoiselle V. des Délassements Comiques avait pour le moment du goût pour lui.

Vive Dieu ! On rit au dîner !!

Mais on rit!

Puis la princesse proposa de faire incognito une petite tournée de bals publics.

Proposition votée aux acclamations et acceptée unanimement.

Vers deux heures de la nuit on vint au Café Anglais.

Vous savez que ce café a le privilége de n'être pas fermé pendant la nuit entière.

Privilége bien agréable pour le public qui transforme souvent la nuit en jour, mais non pas inventé au profit des garçons que souvent vous prenez pour des somnambules quand ils vous servent.

La société était très-gaie quand elle vint au café.

Elle était même un peu en ribote, dit-on.

On servit un souper fin dans un cabinet particulier.

Le champagne coula à larges flots.

Tout-à-coup on entendit un bruit terrible.

Les dames en étaient venues aux mains.

Car il y en avaient quatre et trois cavaliers seulement.

La jalousie et puis le champagne avaient monté les têtes, et, les têtes montées, souvent les mains tapent dessus.

Les garçons accoururent pour mettre le holà.

Puis vint le propriétaire.

Je ne me rappelle plus qui c'était alors.

Mais les noms n'y font rien.

Propriétaire et garçons furent rossés par les dames, tandis que les messieurs pouffaient de rire.

La police fut requise.

Elle fut mise à la porte de même que le propriétaire et les garçons.

Alors on alla réveiller le commissaire de police.

Quand il vint ceint de sa ceinture tricolore, tout était tranquille dans le cabinet particulier, on n'y entendait que des ronflements sonores, car les messieurs et les dames dormaient.

Les uns sur les canapés d'autres sur des chaises et sur le carreau.

La princesse était étendue de son long au pied du canapé sur lequel le baron de R. reposait majestueusement ayant les deux pieds sur la table et trempant ses deux éperons dans une saladière pleine de compote d'abricots.

Tous ronflaient à mettre en fuite une compagnie de zou-zous.

Mais les habits et les robes des dames gardaient encore les traces d'une lutte acharnée.

Le commissaire de police voulut instrumenter.

Mais, ayant reconnu la princesse, il se hâta de se retirer enjoignant au propriétaire la plus grande discrétion.

Je ne sais pas si celui-ci la garda, mais le fait est que le lendemain tout Paris parla des quatre dames et des trois cavaliers.

Pourquoi aussi madame Démidoff n'avait-elle pas pensé à prendre avec elle un quatrième cavalier, elle en a toujours tant à sa disposition.

Lafontaine a eu tort de dire dans sa fable :

Deux coqs vivaient en paix, etc.
Non, quatre poules vivaient en paix —
Mais un coq manqua
Et voilà la guerre allumée.

La princesse devint probablement plus prudente depuis et fit ses invitations d'avance.

Mais une petite batterie entre dames a aussi du piquant.

Une gaudriole.

Vive la gaudriole!

J'en raffole.

Et la princesse Mathilde aussi.

Un soir Mr. H., le peintre du Mont-de-Piété reçut de la princesse un petit billet.

Elle lui écrivait :

Venez, je vous attends.

Les habitués de la princesse ne s'étonnent de rien.

Ils obéissent aveuglément à ses caprices.

Mr. H. accourut donc pour prendre les ordres de la princesse qu'il trouva vêtue comme une petite bourgeoise de la rue Montorgueil.

Elle l'attendait depuis longtemps.

Animal, lui dit-elle, en lui donnant un

petit coup sur la joue, vous me faites attendre ! Mais attendre !

Mr. H. voulut s'excuser, mais la princesse ne voulut pas écouter ses excuses.

Bah ! dit-elle en saisissant son bras, contez-moi cela une autre fois, maintenant allons nous promener.

Et elle l'entraîna avec elle.

C'était un Mardi-gras.

Dans les rues grouillaient des masses compactes.

Quand le Parisien s'amuse, il lui faut crier.

Si ce n'est pas : ohé, Lambert ! C'est quelque autre chose.

Vous, qui avez été à Paris, connaissez aussi bien que moi la physionomie que prend la capitale du monde un jour de fête ; alors tout est sur pied, le petit rentier même, avide de plaisir à bon marché, oublie pour quelques heures sa demie tasse et sa partie de domino et va flâner.

Ce soir là les flots des masques roulaient vers le Faubourg St. Antoine.

Car le bruit s'était répandu qu'Orsini et Pierri, les deux fanatiques dont le crime avait mis Paris, le monde entier en émoi, devaient le lendemain matin payer de leur vie la mort de tant de victimes innocentes.

Il faisait mauvais temps.

Une pluie froide et fine semblait s'être concertée avec une bise froide et tranchante comme une lame d'acier pour troubler la joie des paillasses et des débardeurs qui grelottaient dans leurs costumes de toile à matelas.

Ils seraient peut-être retournés chez eux pour mettre leurs habits bourgeois.

Mais, hélas!

Beaucoup d'entre eux les avaient portés au Mont de Piété pour pouvoir s'amuser.

Et quand les Parisiens veulent s'amuser ils s'amusent mieux et plus qu'aucun autre peuple du monde.

La princesse et son cavalier suivirent le le flot qui les porta au faubourg St. Antoine.

Ici tous les cabarets étaient pleins de masques.

On dansait, on hurlait et s'enivrait de vin bleu et de cris.

Madame Démidoff entra dans une de ces bastringues.

On ne me connaît pas ici, dit-elle au jeune peintre. Je veux m'encanailler.

Elle dansa comme une folle, dansa avec des ouvriers, des crocheteurs, que sais-je avec qui ?

Bientôt elle fut séparée de son cavalier qui fut bousculé, frappé et mis à la porte à cause de son habit bourgeois.

La princesse n'avait pas prévu cet incident, elle avait oublié de dire à son cavalier de se déguiser, comme elle s'était déguisée.

Elle voulut le suivre, mais une grosse et forte main, habituée de manier du fer, — cette main appartenait à un charron — la retint, en serrant son bras.

Ohé, la belle, lui dit une voix avinée, tu resteras ici, on ne quitte pas si vite ses amis.

Et la princesse resta, car elle aime les aventures.

Elle était venue pour s'encanailler, et s'encanailla, comme le firent cette nuit tant de dames du grand monde, qui se mêlèrent à la foule affublées des robes de leurs femmes de chambre et cuisinières, pour voir guillotiner Orsini et Pierri.

Un jour couleur de plomb commençait à poindre lorsqu'une citadine ramena la princesse chez elle.

Au lieu de souper en tête à tête avec le peintre, elle avait soupé en cabinet particulier avec un jeune ouvrier qui avait su lui plaire.

Elle lui a acheté un fond d'ébénisterie et il a maintenant un magasin très-achalandé, grâce à la protection de la princesse.

Comme elle rit de bon cœur en racontant cette anecdote ! !

On dit que l'aventure a tant été de son goût, que semblable au calif Haroun al Rachid des Mille et une nuits, elle se mêle souvent déguisée parmi le peuple.

Un souvenir de jeunesse.

La princesse n'est pas comme son frère.

Elle n'a pas oublié ses amours de jeunesse — Mr. de Nieuwekerke en est la preuve vivante.

Mais lui n'est pas le seul.

Etant à Stoutgard, sous la tutelle de la vieille chanoinesse, elle avait aimé un jeune officier, le comte de Stein... comme nous l'avons raconté au début de ce petit ouvrage.

Le comte Stein... avait fui en Amérique pour échapper à ses créanciers.

Au Nouveau Monde il n'avait pas fait de bonnes affaires.

Il se rappelait trop souvent qu'il était noble allemand pour jamais devenir bon républicain américain.

Un jour la nostalgie le prit.

Il pouvait sans danger retourner dans sa patrie.

D'après la loi, il y avait prescription des dettes.

On avait aussi oublié le comte depuis longtemps.

Ses créanciers s'étaient dit :

Que voulons-nous faire de lui? Le mettre en prison pour dettes? Mais il n'est pas ici et même s'il y était nous ne le ferions pas, car nous aurions encore à le nourrir.

Quand le comte de Stein... retourna à Stoutgard, personne ne le reconnut.

Il est vrai que son passe-port portait un nom américain et qu'il évitait son ancienne société.

Son premier soin fut de s'enquérir de mademoiselle de Montfort.

On haussa les épaules, lorsqu'il nomma ce nom.

Bah! dit-on, Mademoiselle de Montfort a épousé un homme de rien, un demi-bour-

geois, qui n'avait pas le moindre ruban à sa boutonnière, pas le moindre titre à mettre devant son nom, si ce n'est le titre de prince qu'il s'est acheté en Italie et que son empereur ne veut pas reconnaître.

Le comte de Stein... rougit, car la vie en Amérique n'avait pas effacé de son esprit le souvenir de la princesse. Il rougit parce que son orgueil aristocratique était froissé à la pensée qu'une femme autrefois aimée de lui, dont les ancêtres avaient pris Jérusalem, combattant sous la bannière de Frédéric Barberousse, ait pu s'abaisser au point d'épouser un homme qui n'avait ni quartiers ni ancêtres.

Où son mari vit-il? demanda-t-il à voix basse et timide, il craignait de trahir son émotion.

Qu'en savons-nous? Nous avons bien le temps de nous occuper de cette sorte de gens!

Allez demander son adresse à l'ambassadeur russe, si vous voulez la savoir.

Comment, l'ambassadeur russe?

Mais êtes-vous un revenant de l'autre monde pour ne pas savoir que Mr. Démidoff est un Russe!

Mademoiselle de Montfort s'appelle donc maintenant madame Démidoff?

Que vous êtes drôle! Elle sè fâcherait rouge si vous la nommiez ainsi.

Le comte de Stein... crut qu'on se moquait de lui, mais il tenait à savoir où était mademoiselle de Montfort et continua donc ses questions.

Je ne vous comprends pas, dit-il. Vous venez de me dire qu'elle a épousé un Mr. Démidoff, et maintenant vous m'assurez qu'elle se fâcherait si je la nommais ainsi. Mais elle doit en tout cas avoir un nom quelconque? Comment se nomme-t-elle donc?

Vous voulez savoir son nom, répondit-on en souriant dédaigneusement. N'avez-vous jamais entendu parler de la princesse Mathilde.

Princesse Mathilde... de quoi? demanda le comte.

De quoi? continua-t-on en souriant avec

dédain. Savons-nous quel nom lui donner? Nommez-la princesse Mathilde tout simplement, ou bien si vous le voulez princesse Mathilde Bonaparte...

Impossible! Ce serait donc . . . s'écria Mr. de Stein...

Cette princesse Mathilde qui fait les honneurs de la cour de son cousin, le parvenu qui se fait nommer empereur des Français.

On était aux premiers mois de l'empire et vous savez que les Allemands n'étaient pas grands partisans du nouvel empereur.

C'est changé maintenant, car l'esprit de défiance avec laquelle on suivait les premiers pas de l'empereur a disparu devant l'évidence.

L'agitation factice s'est calmée.

Les Allemands ne craignent plus pour leur Rhin, mais voient en Napoléon le fidèle allié du peuple, la plus forte digue contre les tendances réactionnaires qui animent maintenant leurs princes.

Le comte de Stein... se tut, car maintenant il savait ce qu'il avait voulu savoir.

Il mûrissait en silence un plan et une espérance.

La princesse Mathilde qui avait tant de pouvoir sur l'esprit de l'empereur des Français était donc cette jeune fille qu'il avait aimée et qui l'avait aimé.

Deux jours après la conversation que nous venons de raconter, il était à Paris.

Il voulait essayer de se frayer un chemin; ce qui ne lui avait pas réussi en Amérique.

Paris a porté du bonheur à tant de personnes que lui aussi peut-être y trouverait une position quelconque.

Il ne pouvait aussi pas rester à Stoutgard, où il ne trouverait aucun emploi sous le nom qu'il avait pris en Amérique et où le nom et le titre qui lui appartenaient avaient été souillés par sa fuite.

Le comte de Stein... avait été en Californie, mais en était revenu aussi gueux qu'il y était allé.

Son retour en Europe et son voyage à Pa-

ris avaient presque épuisé le peu de ressources qui lui restaient.

Il avait donc sa bourse vide après un séjour de quelques jours à Paris.

L'espoir que le hasard le jetterait à la rencontre de la princesse Mathilde avait été trompeur.

Il se décida donc de venir en aide au hasard, et alla trouver la princesse.

Les années qui s'étaient écoulées depuis l'amour de la jeunesse, je pourrais même dire depuis l'enfance de la princesse, avaient bien changé les anciens amants.

Les rudes travaux de Californie avaient hâlé le teint, les soucis avaient ridé le front du brillant officier, son dos était voûté, sa taille avait perdu sa grâce militaire.

La princesse aussi n'était plus cette frêle et charmante demoiselle d'autrefois, sa taille avait pris les formes arrondies de la maturité.

Les anciens amants ne se reconnurent donc pas.

Mais la princesse tressaillit en entendant le timbre de la voix du comte qui s'était fait annoncer sous son nom américain.

Lorsqu'il se nomma, elle lui tendit amicalement la main, le fit asseoir à côté d'elle et causa longuement avec lui.

Il dut lui raconter sa vie, ses aventures, les circonstances dans lesquelles il se trouvait.

Le comte lui raconta tout, ses malheurs et ses espérances.

La princesse resta pensive pendant quelques instants, puis elle dit :

Revenez dans quelques jours, je pense que je pourrai faire quelque chose pour vous, puis elle prit dans son secrétaire deux billets de mille francs qu'elle offrit au comte.

Elle était plus généreuse que son frère qui n'avait eu que cinq napoléons pour une pauvre femme qui avait été un de ses premiers amours.

Le comte refusant d'accepter d'elle de l'ar-

gent, elle dit avec la délicatesse que ne possèdent que les femmes :

Prenez toujours, ce n'est pas une aumône, c'est un prêt; vous me le rendrez quand vous pourrez, et ce sera bientôt, car je pense que je vous trouverai quelque chose. Mais revenez dans quelques jours, jusque là je travaillerai pour vous.

Adieu, ajouta-t-elle, en lui tendant la main.

Quand le comte revint, elle lui avait trouvé une place de directeur d'une manufacture de gaz, qui lui rapportait cinq mille francs par an. Maintenant il est employé supérieur d'un des principaux chemins de fer, marié à une gentille femme qui lui a apporté une dot de deux cent mille francs, et tout par les soins de la princesse.

Car elle aime à obliger.

La princesse Clothilde.

Un jour l'empereur s'était mis en tête de marier le gras prince.

Les rats de l'opéra et les dames d'un certain monde, que Dumas fils a baptisé du nom de demi-monde, pâlirent.

La rue Bréda, la place Saint-Georges, toutes les rues qui avoisinent l'église Notre-Dame de Lorette furent en émoi.

On voulait ravir à ces dames leur gros prince.

La brune Andalouse, aux longs cils voilant un regard de feu, courut chez son amie miss Ellah pour lui faire part du danger.

Vous pensez que ces dames aimaient le prince Plon-Plon?

Non, c'était lui qui les aimait.

Lui, d'ordinaire si avare, avait bourse ouverte pour elles.

Une campagne régulière fut organisée contre le mariage du prince, mariage qui avait son côté politique.

Mais l'empereur ou plutôt l'impératrice tenait bon.

Ils s'étaient mis en tête de marier leur cousin, dont la conduite commençait à devenir scandaleuse même à une cour qui n'est pas trop prude quant à ce point.

Mais où lui trouver une princesse?

Nous connaissons l'Odyssée matrimoniale du gros prince.

Nulle part on ne voulait de lui.

Ni sa figure, ni sa renommée n'avaient quelque chose d'attrayant pour les princesses.

Enfin on trouva une pauvre jeune princesse qu'on sacrifia.

Tout cela est trop connu et nous nous sommes étendus là-dessus dans un autre petit ouvrage publié récemment pour n'en plus parler maintenant.

Vous pouvez vous imaginer quels furent les sentiments d'une jeune fille qui avait reçu une éducation presque claustrale lorsqu'elle entra au Palais-Royal et fit la connaissance d'une famille qui désormais devenait la sienne.

Elle pleura, et elle pleure maintenant encore.

Celle qui aurait dû être son guide dans sa nouvelle patrie avait un caractère diamétralement opposé au sien.

Aussi ne voit-on jamais la princesse Clothilde dans la rue de Courcelles.

Si la princesse Mathilde vient au Palais-Royal, ce n'est pas à cause de sa belle-sœur qu'elle y vient.

Un jour, il n'y avait que quelques semaines que la jeune femme était à Paris, elle vient au bras de son mari à une soirée que donnait sa belle-sœur.

Mais elle rougit en entendant les discours plus que libres qui se débitent ordinairement à ces soirées et qui sentent à dix pas le corps de garde.

Timide colombe, elle a aussitôt fui la société si contraire à celle qu'elle quittait dans sa patrie.

Elle l'a fuie pour n'y jamais plus retourner,

Elle visite de même les Tuileries aussi rarement que possible elle n'y vient que par obéissance à l'étiquette.

Quand on parle d'elle à la princesse Mathilde, celle-ci fait de la main un geste dédaigneux et dit :

Laissons la bégueule et allons nous amuser.

Quelquefois elle ajoute :

Voulez-vous croire qu'elle nourrit elle-même son enfant? A-t-on jamais vu une chose pareille?

On devient vieille.

La quarantaine passée, les années fuyent avec une rapidité inouïe

On ne le remarque pas, surtout quand les jours se ressemblent, comme c'est le cas chez la princesse.

Un beau jour ou plutôt un mauvais jour on remarque qu'on se fait vieux et on est tout étonné.

La princesse Mathilde vieillit aussi, et depuis quelques années à vue d'œil.

J'ai lu dans un ouvrage allemand que quarante ans sont l'âge critique de l'homme et de la femme aussi.

Il y a des maladies qu'on pourrait nommer maladies de la quarantaine.

Vive Dieu! Est-ce vous, belle princesse,

que j'ai tant admirée lorsqu'en 1842 vous vîntes à Pétersbourg avec Mr. Démidoff?

Qu'avez-vous fait de votre belle chevelure blonde.

Des années d'amours orageux l'ont fauchée, un gris traître se mêle au blond qui devient de jour en jour d'une couleur plus hasardée.

Votre teint est plus blanc maintenant.

Mais cette blancheur a quelque chose de factice, des veines d'un bleu tendre et mat n'en marbrent plus la surface, il y a du farineux et du velouté; on voudrait parier que les cosmétiques de Rowland et de Violet-Leduc ont passé par là.

L'incarnat pur et timide des joues a fait place à un rouge qui prend de plus en plus une teinte bleuâtre.

La taille svelte et élancée a pris des dimensions et une ampleur qui donnent à la princesse un faux air d'une bonne grosse maman venue de la province.

Il est vrai que les yeux ont du feu, mais

c'est un feu lascif et non pas celui dont brûlent les âmes pures.

Vous devenez vieille princesse.

Mais vos épaules sont toujours encore dignes du ciseau d'un grand sculpteur, mais vos traits ont encore gardé leur pureté antique.

Vous êtes toujours encore belle, chère princesse, mais vous devenez vieille.

Hélas, bientôt sonnera pour vous l'heure quand la femme doit renoncer à l'amour.

Ce sera une triste heure pour vous, et que vous restera-t-il alors?

Probablement, vous deviendrez dévote.

Car les extrêmes se touchent.

Aujourd'hui voltairienne, demain vous serez jésuite.

Et les pires jésuites sont ceux qui portent le cotillon.

Après avoir servi le diable on se jette dans les bras de Dieu.

Et l'église est toujours une distraction.

Vous deviendrez dévote, chère princesse, quoique vous en disiez maintenant.

Car, excusez-moi cette comparaison, l'amour de Dieu ne vient ordinairement que quand le temps de l'amour humain est passé.

Pour ouvrir un salon d'esprit, comme feu madame Dudeffant ou la marquise de Créqui, il vous manque non pas l'esprit, mais bien l'habitude.

Et cette habitude ne vient pas quand on devient vieille.

Pour devenir une Ninon de l'Enclos, qui avait inspiré à son petit-fils un amour si fort qu'il se tua, il vous manque non-seulement le petit-fils, mais encore quelques autres qualités.

Ne nommez donc pas bégueule votre belle-sœur, vous qui le deviendrez bientôt.

Peut-être l'abbé Coquereau vous convertira-t-il, dès qu'il sera cardinal ou pape.

Car il a le talent d'intrigue pour devenir ou l'un ou l'autre.

Ne frondez donc pas la tiare, ne riez pas des clefs de Saint-Pierre, il est probable que votre cousin, le fils de Lucien Bonaparte qui priait à la déesse Raison, ornera son front de l'une et portera les autres dans sa main.

Ou peut-être l'aumônier de la flotte sera-t-il pape, car il connaît le chemin d'Ancône.

Le bal Mabille, le Château des fleurs, feu le Prado vous connaissent, tandis que les églises sont pour vous une Amérique à découvrir.

Vous découvrirez cette Amérique ; et comme cela se voit chez toutes les converties, votre piété sera sans bornes.

Mais consolez-vous, il vous sera beaucoup pardonné.

Les mœurs sous l'empire.

Vive Dieu, s'amuse-t-on à Paris?!

Comme on s'y amuse!

Parbleu, partout, sur les boulevards comme dans les faubourgs, aux théâtres comme dans les églises.

Le luxe effréné qui traîne ses velours et ses dentelles dans la boue, et qui étale ses diamants avec insolence, était inconnue autrefois.

Vous me direz qu'on publiait autrefois des lois somptuaires.

Vous direz encore que le prétexte de la première révolution, de la grande, car les autres n'en étaient que des copies sans but ni portée, — que le prétexte de cette révolution était un petit déficit insignifiant.

Et que maintenant presque tous les États en ont d'immenses.

Bah ! Nous ne sommes plus au dix-huitième siècle qui portait des ganaches.

Nous sommes maintenant à la hauteur du dix-neuvième, le siècle des inventions par excellence.

Notre siècle a beaucoup inventé :

L'électricité,

Les télégraphes,

Les chemins de fer,

Les clysopompes,

Les crinolines,

L'élixir Raspail.

Mais la plus grande invention de notre siècle a été, sans contredit, non pas :

Le ballon Géant, de Nadar?

Ce humbug en soie ficellée?

Non, Messieurs et Mesdames, non, la grande science :

La science des sciences.

L'économie politique.

C'est la pierre philosophale de nos temps.

Car elle nous épargne non-seulement la

peine et les alambics pour transformer de vils métaux en or, mais elle prouve aussi sûr que deux et deux font quatre :

La grande vérité!!

Que plus un état ou une ville ont de dettes, plus ils sont riches!!

C'est-à-dire, en d'autres mots, que :

Plus ils ont de déficit dans le budget, plus ils prospèrent.

On dit que les hôtes involontaires de Clichy avaient proclamé par acclamation cette grande découverte, mais ils se trompaient, les pauvres niais, car la vérité n'est pas pour eux, qui ont des centaines, des milliers, voire même des centaines de milliers de dettes; non elle est faite au profit des États et des villes qui en ont des centaines de millions.

Mr. Hausmann profite de cette invention pour embellir Paris en l'appauvrissant...

Vous vous écrirez peut-être à ce mot.

Mais la chose est bien simple.

Le luxe et la misère vont toujours de pair.

Côte à côte des riches lords nobles et cotonniers, vous voyez une majorité qui se meurt littéralement de faim.

Dieu soit loué, en France, où les fortunes sont mieux réparties, nous ne voyons pas encore ce spectacle triste et navrant, mais l'époque n'est pas éloignée que nous le verrons à Paris, si le règne du préfet-démolisseur continue encore quelque temps.

Dans les environs des Halles plus de 500 maisons seront rasées au moment quand cet opuscule paraîtra.

Maisons habitées par 10,000 familles ou environ.

40,000 personnes!!!!

Si on compte une moyenne de 4 personnes par famille.

Et pourquoi démolit-on ces maisons??

Pour changer ce quartier industriel en quartier de luxe.

Et pour atteindre ce but on met 40,000 personnes sur le pavé!

Mais c'est la population d'une ville entière!

Parbleu, Monsieur Hausmann n'y va pas de main morte.

Nomina sunt omina

dit un proverbe latin.

Hélas! il n'est que trop vrai souvent.

Haus, veut dire, en allemand, maison, et mann, homme.

Et cet homme démolit le vieux Paris, pour occuper la populace qui s'y agglomère, attirée par l'appat du gain.

Dans cette tâche il est secondé par son digne cousin, le cidevant capitaine de dragons à Colmar, M. Boitelle.

Si nous voulions faire encore un mauvais calembourg, nous dirions :

Pourquoi la France boit-elle le calice pernicieux et énervant que ces deux cousins lui présentent?

Car l'embellissement (!?!) de Paris ruine la France.

Le plus triste héritage que la première révolution, celle de 1789, nous ait laissé est la centralisation.

La province est ruinée par Paris.

Mais Paris aussi devient pauvre.

Comment? direz-vous, en s'étonnant du luxe qui vous environne.

Mais la chose est très-simple.

En rasant par dizaines et centaines les maisons dont la construction a coûté des millions, et dont la reconstruction en coûtera encore plus, on ôte ces millions au commerce et à l'industrie, pour les enfouir dans la terre.

Ces millions qui circulaient dans l'industrie, dans le commerce, sont pour longtemps perdus pour les industriels.

Mais en perdant une partie de ce qui faisait leur revenu, ces mêmes industriels sont forcés d'échanger leurs logements modestes contre des logements luxueux qui se payent non-seulement beaucoup plus cher, mais dans lesquels on a aussi besoin d'un ameublement de luxe, nouvelle dépense, nouvel argent perdu à l'industrie.

Dans un logement luxueux entre aussi une vie de luxe.

L'industriel ne trouve aucun équivalent pour cette vie de luxe, au contraire, la concurrence et d'autres causes très-palpables font que les affaires vont de jour en jour plus mal.

Les denrées aussi deviennent de jour en jour plus chères à Paris.

Et ce ne sont pas ces bâtises de luxe qui les feront descendre en prix.

Paris ne peut pas abaisser l'octroi qui pèse sur les vivres.

Au contraire, il doit inventer de nouveaux impôts pour satisfaire à ses besoins et combler le déficit qui ronge son budget, car les intérêts seuls que la ville a à payer pour ses dettes absorbent la majeure partie de ses revenus.

Vous direz que l'industriel peut chercher un logement modeste, ou bien aux faubourgs ou dans les villes adjacentes dont les voies ferrées font des faubourgs.

Je ne vous contredis pas, car cela se voit à Londres.

Mais pensez ce que coûte à l'industriel la

perte de temps quand il demeure loin du centre de ses affaires?

Et combien doit-il gagner, s'il doit payer 50,000 jusqu'à 100,000 francs de loyer pour son magasin?

A Paris tout le monde se ruine peu à peu, l'employé comme l'industriel.

Le luxe a été la ruine de Rome et de Constantinople, il le sera aussi de Paris.

Car Paris est ce qu'étaient autrefois Rome et Constantinople.

Nous aimons Paris et la France.

Un long séjour nous en a fait une seconde patrie.

C'est pourquoi le spectacle que nous avons sous nos yeux, nous afflige profondément.

Quels mœurs! Quelle littérature!

Que dit l'Europe, que dit le monde, en lisant des œuvres comme le *Supplice d'une femme* ou *Henriette Maréchal*.

Œuvres qui peignent ou qui ont la prétention de peindre les mœurs de la capitale.

OEuvres qui sentent leur cloaque à cent pas.

Et il y a des gens qui vont voir et applaudir ces avortons d'une cervelle malade ou gangrénée.

Dernièrement un censeur tirait son crayon rouge sur le petit dialogue suivant, dans un tout petit vaudeville :

Que faites-vous à Vichy? demandait un interlocuteur.

Je m'ennuie, répondait l'autre.

Comment peut-on s'ennuyer dans une ville, où l'empereur va chaque année passer quelque temps? fut la remarque du très-spirituel censeur de l'art dramatique.

Connaissez-vous son nom ?

Moi je ne le connais pas, hélas ! car je l'aurais nommé pour transmettre le nom de cet âne bâté à la postérité.

Et ces messieurs permettent de représenter les Filles de marbre, et Henriette Maréchal.

Mais n'ont-ils ni des femmes, ni des filles, ni des fils ?

Et s'ils n'en ont pas, ils ont du moins eu :

UNE MÈRE.

Ou était-ce peut-être par ordre supérieur qu'ils permettaient la représentation de pareils ouvrages.

Autrefois la littérature française était lascive.

C'était le beau temps de Paul de Kock père et consorts.

Heureusement ce temps est passé.

La police veille sur le colportage.

Pour colporter une œuvre, il faut que l'ouvrage porte le timbre de la police.

Vous ne trouvez donc chez les colporteurs, chez les libraires ambulants, ni ces sales opuscules qu'on pourrait nommer la littérature des mauvais lieux, ni les cartes transparentes, ni les photographies ordurières. Jamais vous ne voyez exposées ces statuettes, dont raffolaient les adolescents imberbes et les vieillards impotents.

La police veille et fait son devoir.

Pourquoi permet-on donc de représenter devant des centaines, des milliers de spectateurs des ordures dramatiques?

Et même, la pièce représentée, il y a un paragraphe du code criminel qui punit sévèrement tout attentat aux mœurs.

Qui le punit même plus sévèrement, s'il est commis publiquement.

N'y a-t-il pas de procureur impérial, n'y a-t-il pas de juge pour appliquer cet article aux auteurs des : Filles de marbre, de Henriette Maréchal?

Mais non, j'oubliais; au lieu de punir ces messieurs, on leur donne la légion d'honneur!!!

La légion d'honneur pour des œuvres qui foulent des pieds, qui traînent dans la boue l'honneur public et privé!

Les gardiens de la décence ne sont que pour arrêter chez Mabille ou à la Closerie des lilas les étudiants et les étudiantes en ribotte.

Ils se garderaient d'arrêter un monsieur en habit noir et portant le petit bout rouge à la boutonnière.

Ce pourrait être un notaire, un auteur, un préfet de Paris, un ministre, que sais-je?

En voulant fonder un nouveau Paris, vous voulez aussi expliquer la décence à votre manière.

Il est vrai que vous et mesdemoiselles vos filles ont certaines notions sur la pruderie qui ne sont pas partagées de tout le monde.

Il y a des pères qui sont heureux d'avoir des fils, mais vous, vous devez votre bonheur à mesdemoiselles vos filles.

N'est-ce pas, Monsieur le préfet de Paris?

Oui, répétons-le à haute voix, le théâtre en France, qui autrefois prêchait les bonnes mœurs, est maintenant l'apôtre de l'immoralité.

Ou voulez-vous, Messieurs les auteurs et ceux qui les protègent, nous faire croire que la France porte la gangrène dans son cœur?

Depuis quand ?

Depuis le 2 décembre peut-être?

Non, je ne veux pas le croire, je ne le croirai jamais.

Car je suis dévoué à l'empereur.

Il a beaucoup fait pour la France, pour l'Europe entière.

Mais il a trop fait pour Paris.

Et je ne crois même pas que Paris lui en sera reconnaissant.

Trop de zèle nuit, disait Talleyrand.

Gravez-vous cette vérité dans le cœur, vous qui entourez l'empereur, si vous lui êtes en effet dévoués, comme vous le dites.

Mr. Hausmann, trop d'embellissements nuisent à la poésie.

Et trop de dépenses mènent à la ruine.

Vous le savez par expérience.

Vos cousins au Loclebach près Colmar, braves et honorables industriels comme il y en a peu, le savent aussi.

Ne démolissez pas trop de maisons!!

On pourrait se servir de leurs débris pour vous lapider.

Le luxe règne partout à Paris.

L'argent n'y est plus rien.

Le préfet le jette à pleines mains et tout le monde de l'imiter.

Pour vous dire comment l'argent est déprécié à Paris, je vous dirai que dans les nouveaux quartiers, par exemple dans l'avenue de l'Impératrice, etc., le mètre carré se vend à

800 francs!!

Avez-vous bien lu ?

800 francs!

Je connais un Russe, qui y a bâti une maison pour lui seul.

Il avait besoin de la bagatelle de 300 mètres carrés.

Donc le terrain seul lui a coûté.

240,000 francs !

N'en viendrons-nous pas bientôt au point où en était Rome sous les Césars quand une murène était payée de 2,000,000 de sesterces.

Maintenant déjà on paye une dinde truffée de 100 francs et de plus.

Une dame a souvent sur elle pour plus que son mari ne peut gagner en dix ans.

Vous penserez que c'est elle qui lui a apporté tout en dot.

Au contraire, sa dot était bien modeste et avait servi pour payer les dettes du mari.

De quoi vivent-ils donc?

Ma foi, madame a trouvé un protecteur.

La nation prend ses exemples d'en haut.

C'est une vérité qui n'a jamais trouvé de contradicteurs.

Comment osez-vous reprocher aux Parisiens leur immoralité, quand c'est le secret d'arlequin que la cousine de l'empereur, celle qui faisait les honneurs de son palais, tant qu'il n'était pas marié, vit séparée de son mari, ayant pour amants Mr. de Nieuwekerke et tant d'autres.

Mais que dis-je ?

Ce n'est pas le peuple qui imite la cour.

Le bourgeois parisien tient aux mœurs.

La petite bourgeoise est occupée toute la journée dans son magasin.

L'immoralité ne règne que dans les classes supérieures de la société.

Ce sont les satellites qui prennent leur lumière du soleil.

Mais le Parisien est né badaud.

On veut le distraire par le luxe, afin de lui ôter toute velléité de politique.

Mais on oublie qu'on construira des barricades dès qu'on n'aura plus de palais à construire.

Ceux qui vivent du luxe, s'habituent au luxe.

La gangrène gagne la société, les patrimoines disparaissent dans le gouffre que creuse le luxe.

Les grandes fortunes s'en vont, sans qu'il soit possible d'en amasser de nouvelles, car c'est l'économie et non pas le luxe qui amasse les fortunes.

Pour combler le déficit on joue un jeu effréné et immoral à la bourse, mais elle n'est plus la mine d'or et inépuisable qu'elle était autrefois.

Car la confiance a disparu.

Les enfants payeront pour les fautes de leurs pères.

Un triste avenir attend Paris.

Les palais ressembleront à ceux de Venise et de Gênes, et ne seront habités que par des rats, des araignées et des mendiants.

Mais le régime actuel s'inquiète peu du futur.

Sa devise est :

Après nous le déluge.

Le neveu et la tante.

Avez-vous rencontré aux bains de Trouville un monsieur de trente et quelques années assez laid de figure, s'habillant avec une excentricité ridicule, portant quelquefois un habillement complet de velours blanc ?

Vous l'y avez vu?

Le connaissez-vous?

Non?

Eh bien, je vous le présenterai.

Ce monsieur se nomme Démidoff, comme le mari de la princesse.

Il est son neveu, le fils de son frère aîné Paul, et copropriétaire de mines d'or.

Mr. Démidoff, son père, est mort il y a à peu près trente ans, laissant beaucoup de dettes, les riches en ont plus que les pauvres,

car on leur prête plus, une fortune colossale, et deux enfants.

Un fils et une fille.

Mr. Démidoff, le fils, était tout petit enfant lorsque la princesse Mathilde vint à St.-Pétersbourg.

Il la connut à peine alors.

Maintenant il la connaît bien intimement, à ce qu'on dit.

Paris a de tout temps été l'aimant qui attirait le monde entier.

C'est la Syrène dont le chant enchanteur fait oublier qu'on est si proche de Charybdis et de Scylla.

Mais du temps de l'empereur Nicolas, Paris était un fruit défendu pour les Russes.

Car c'était alors le foyer des idées libérales et républicaines!

Les temps sont changés depuis.

Les Russes abondent à Paris maintenant.

Ils y construisent des palais et s'y ruinent.

Du reste ce fut toujours le faible des boyards russes, ils payent quelques années

de faste effréné d'une vie de pauvreté.

Il est rare, en Russie, qu'une fortune survive à la troisième génération.

L'esclavage autrefois sauvait les boyards d'une ruine complète.

Après avoir follement dépensé leur capital et leurs revenus pour de longues années d'avance, ils se retiraient dans leurs terres, où leurs serfs devaient pourvoir à leurs besoins.

Eux-mêmes passaient leur vie en s'adonnant à l'oisiveté et à chasser les lièvres, les loups et les renards.

Les temps sont changés maintenant.

N'ayant plus de serfs, ils vendent leurs terres, et viennent à Paris pour y :

Construire des palais,

Jouer à la bourse ;

S'amuser

Et se ruiner,

Ils ont toujours le talent d'atteindre ce dernier but quoiqu'il soit involontaire.

Nicolas avait construit une muraille chinoise entre la Russie et Paris.

Ceux qui voulaient y aller, devaient lui en demander la permission.

Son secrétaire lui soumettait la liste de ceux qui voulaient partir pour l'étranger, et lui il effaçait les noms de tous ceux auxquels il refusait cette permission.

J'ai entendu citer les noms de nobles qui pétitionnaient chaque année pour pouvoir quitter la Russie — il y en avait beaucoup auxquels les médecins ordonnaient les eaux de l'Allemagne—et qui voyaient chaque fois leurs noms biffés par l'empereur.

Car Nicolas savait que pour ses sujets Bade, Wiesbade, Hombourg, ne sont que les derniers relais avant d'arriver à Paris.

On devait être bien avant dans ses bonnes grâces si on recevait la faveur de quitter ses États.

Et combien d'envieux cette faveur vous créait !

L'empereur Alexandre ouvrit, dès que la paix de Paris fut conclue, les frontières de

ses Etats à tous ceux qui voulaient voyager.

Grande joie parmi les touristes russes.

Vous savez s'ils profitèrent de la permission de leur empereur.

Bateaux à vapeur, chemins de fer, tout fut encombré de touristes russes, ce n'est que le russe qu'on entendait partout parler.

Tous dirigeaient leurs pas vers Paris.

Car le proverbe qui dit que tout chemin mène à Rome est suranné.

Tout chemin mène à Paris.

Le jeune Démidoff fut un des premiers qui profitèrent de cette permission.

Il vola à toute vitesse de la vapeur vers Paris, le rêve de son enfance, l'idéal de sa jeunesse.

Il arrivait à Paris son portefeuille gros de lettres de change tirées sur Rothschild et Königswarter.

Il fit son entrée dans le monde sous l'égide de sa tante.

C'est elle qui chaperonna son neveu.

Vous pouvez vous imaginer quelle fut sa société.

Les goûts artistiques de sa tante furent partagés par le neveu.

Sa galerie de tableaux fut une des plus belles de Paris, il y avait des toiles que le Musée du Louvre lui aurait pu envier.

Il est vrai qu'il y avait aussi des croûtes et des tartines.

C'étaient des habitués de sa tante qui les lui fournissaient.

A l'instar de la musique d'avenir inventée en Allemagne par Richard Wagner, une certaine école de peinture à Paris a inventé une peinture d'avenir; les adeptes de cette école croient que leurs toiles qui ne sont goûtées que par la princesse, qui a le cœur trop bon pour ne pas admirer les écarts de pinceau de ses amis, mais que le public ne nomme que des salades, passeront à la postérité.

Mr. Démidoff menait grand train, avait hôtel et équipage.

Mais sa tante ne lui permettait pas d'avoir une amie.

C'est elle qui voulait l'être.

Et elle le fut.

Elle si bonne, et connaissant les récifs qui se cachent sous les ondes si souvent troubles de la vie parisienne, elle voulait être le seul pilote de son neveu.

Que dit Mr. de Nieuwekerke de ce chaperonnage?

Ma foi, ce qu'il dit toujours:

Rien !

Il est si débonnaire et a le cœur si artistique.

L'écrin de la princesse fut enrichi des plus belles nouvelles pierres sibériennes.

On le voyait partout avec la princesse.

Mais un jour il lui vint la fantaisie de faire la connaissance d'un tout petit raton.

Le lendemain le rat fluet, né dans la loge de portier d'une maison de la rue Mouffetard, habité exclusivement par l'aristocratie des

chiffonniers, eût un hôtel rue St. Georges, l'hôtel avait coûté la bagatelle de deux cent mille francs et le mobilier autant, sans compter les chevaux, les équipages, les domestiques, etc.

Le petit raton trouva les acquits de toutes les fournitures dans la tirelire de son secrétaire.

C'était un présent valant un demi-million.

Présent assez acceptable pour la fille du portier d'une maison habitée par des chiffonniers.

Mais ayant un riche hôtel, on doit aussi mener grand train.

Le jeune homme prévoyant avait pensé à tout, à côté des acquits des fournisseurs gisaient deux paquets de billets de mille francs signés Garat.

Chaque paquet en contenait cent.

C'était un présent digne d'un propriétaire de mines d'or et petit-fils d'un paysan.

La princesse le sut, et en parla à ses habitués.

Vous croyez peut-être qu'elle s'en fâcha ?

Non, elle est trop bonne pour jamais se fâcher des escapades de ses amis.

Bah ! dit-elle, il faut que jeunesse s'amuse.

Le jeune Démidoff continua à voir sa tante.

Mais ce ne fut pas ainsi quant au rat.

Mademoiselle Toinon portant le nom de guerre d'Odoïsca...

Nom bizarre, mais ronflant et bon pour attirer le public...

Mademoiselle Toinon avait donc pris comme portière sa mère, qui était toute fière de ne plus tirer le cordon à des crocheteurs, mais à des personnes qui ne daignaient pas frapper eux-mêmes, mais laissaient cette peine à leurs domestiques.

Et ils jetaient souvent des pièces de vingt francs à la portière, qui ne cultivait désormais que le cassis et les napoléons.

Mr. Démidoff croyait avoir pour ses sept cent mille francs, le droit de ne pas donner des napoléons à la portière.

Se trompait.

Mais il se trompait !!!

Deux mois après l'installation de mademoiselle Odoïsca étaient à peine passés, qu'il trouva un jour la porte de celle à qui il avait donné hôtel, chevaux e tutti quanti fermée.

Mais hermétiquement fermée.

Il demanda ce qu'Odoïsca avait...

Madame a la migraine, répondit le valet de pied, long pandour haut de sept pieds et quelques pouces, il avait servi dans les dragons de la garde.

Mais je veux la voir, fit Mr. Démidoff en faisant mine de passer outre.

Madame ne reçoit personne, dit le pandour en lui barrant le passage.

Ni moi non plus, demanda Mr. Démidoff.

L'ordre est absolu, répondit le pandour en saluant profondément. Ni vous non plus, Mr. le prince.

Car vous devez savoir que Mr. Démidoff se fait aussi nommer prince.

Quel Russe, nous l'avons dit, ne se fait

pas nommer prince ou comte, le moindre titre qu'il prend est celui de baron.

Mais il n'y a pas de barons en Russie, répondrez-vous probablement et non pas sans raison.

Ma foi ce n'est pas mon affaire.

Mr. Démidoff eut le bon goût de ne pas chercher querelle au domestique qui n'avait agi que d'après les ordres de sa maîtresse.

Il descendit donc le carreau ayant un air assez maussade.

En passant devant la loge du portier, il demanda à la portière :

Madame est-elle malade?

Il ne connaissait pas la parenté qui liait le ci-devant rat, dont il avait fait une rentière, au Cerbère femelle qui gardait la porte de l'hôtel et en tirait le cordon.

Oui, fut la réponse aussi sèche que revêche.

Les Russes sont aussi ladres dans certains cas, qu'ils sont prodigues dans d'autres.

Ils épargnent des sous pour jeter des millions au vent.

C'est la vanité qui les guide.

Si monsieur Démidoff avait donné de temps à autre une pièce de vingt francs, même de cent sous à la portière, elle n'eût pas tenu le langage suivant :

Ma fille, ton Russe est ladre comme tout, il croit qu'il a fait un grand miracle en te donnant cette bicoque...

C'est un hôtel, interrompit la fille.

Foin de l'hôtel, continua la mère, maintenant il t'appartient, n'est-ce pas?

Oui, fut la réponse de la fille.

Ne pense-t-il pas que tout est dit, quand il t'a donné encore quelques napoléons ?

C'est deux cent mille francs, qu'il m'a donnés, dit la fille en baissant les yeux...

Etait-ce par pudeur?

La grande histoire que deux cent mille francs, d'autres en donnent beaucoup plus. T'a-t-il donné encore quelque chose, Toinon ?

Odoïsca interrompit la fille.

Va pour Odoïsca, dit la mère, mais ce nom est bon pour d'autres et non pas quand nous sommes entre nous. Je te demande s'il t'a donné quelque chose encore depuis?

Quelques diamants, surtout une émeraude charmante, tu l'as vue, maman?

N'est-ce pas?

C'est quelque chose, mais pas assez.

Depuis deux mois qu'il t'a, il ne t'a donné que quelques diamants et une émeraude. Quelle honte! Fi du vilain ladre.

Mais, maman.

Point de mais, Toinon—bah! c'est Odoïsca que je voulais dire... mais il n'y a personne pour nous écouter. Tu dois le planter là le vilain Harpagon.

Mais y pensez-vous, maman, s'écria Toinon-Odoïsca.

J'y ai pensé ma fille. Et en voici une preuve!

Disant ces mots, elle lui présenta un magnifique écrin, qui contenait une rivière de

diamants, valant pour le moins vingt-cinq mille francs.

Toinon-Odoïsca en fut éblouie.

Elle frappa de joie des mains.

Que c'est beau! s'écria-t-elle.

Ma fille, tu vois que j'ai pensé à toi. Cet homme-là est un homme et non pas un vilain cosaque comme ton nigaud de Russe.

Voici ce qu'il m'a donné, afin que je te fasse parvenir cet écrin.

Et elle montra à sa fille une bourse où brillaient dix napoléons.

C'était le maréchal P. que l'impératrice avait dernièrement marié à une jeune Espagnole qui lui apportait une riche dot, qui envoyait l'écrin à la biche.

Ce sont les mœurs de Paris...

L'affaire fut bâclée, et le neveu de la princesse congédié.

Il s'en consola en cravachant Toinon, comme son oncle l'avait fait à l'égard de sa tante.

Toinon fut remplacée par d'autres biches qui agirent à son égard de la même manière.

Car les Russes sont des niais, quand ils croient qu'on les aime pour leurs personnes, c'est pour leurs roubles qu'on les aime.

Mais les roubles s'en vont aussi vite que tout autre argent.

Mr. Démidoff s'en aperçut un bon matin.

Les roubles étaient disparus, mais sa galerie de tableaux lui restait.

Il la vendit et la mangea.

Par bonheur un ordre de son empereur le rappelait dans sa patrie, les empereurs de Russie n'aiment pas quand leurs sujets extravaguent.

Mr. Démidoff prit donc congé de sa tante, et partit pour la Sibérie.

Il en retournera chargé de lingots d'or et de diamants, les diamants pour sa tante et pour d'autres dames, les lingots d'or pour les dépenser gaiement à Paris.

Un lansquenet.

La princesse joue.

Elle joue avec passion.

Depuis l'empire le jeu a pris des dimensions effroyables.

Autrefois les jeux de hasard n'étaient tolérés que dans les clubs, aux tables d'hôte, aux parties fines qui commençaient par un souper, continuaient par un lansquenet et se terminaient par une orgie générale.

Maintenant on joue partout dans la soi-disant société.

Dernièrement il y avait une soirée chez le prince V., on a joué après le souper, et des sommes inouïes ont été perdues—et gagnées par des grecs.

On parle d'un Russe qui aurait perdu 150,000 francs, d'un Anglais qui en aurait

perdu 135,000 et d'autres aussi ont été plumés par ces oiseaux de proie, qui peuplent maintenant les salons du grand monde.

Il est vrai que le faubourg St. Germain ne leur a pas donné les droits civiques, mais ils se tutoient avec les ducs et comtes du premier et du second empire.

Le gouvernement qui négocie avec les petites puissances allemandes limitrophes pour fermer les tripots qui infestent les deux belles rives du Rhin, et où les eaux ne sont qu'un prétexte pour le jeu, comme Bade, Wiesbade, Ems, Nauheim et Hombourg, tolère, — que dis-je tolère? protége le jeu chez soi.

Lors de la clôture du célèbre N. 4 sous le gouvernement de juillet, la morale cria victoire.

Mais hélas! au lieu du jeu public sous la surveillance d'agents de police, surgirent une foule de tripots clandestins.

Mais la police était aux aguets et sévissait sans pitié, malgré toutes les précautions que les joueurs prenaient.

Maintenant on joue partout, sans que la police n'intervienne.

Car elle n'ose pas intervenir.

On joue surtout dans les salons de la princesse.

Elle en donne l'exemple.

Lorsqu'elle joue, elle vous paraît toute changée.

Son sourire a perdu sa bonhomie.

Ses joues brûlent.

Ses yeux brillent d'un feu lugubre.

Vous frissonnez au timbre de sa voix quand elle dit :

Banco !

Vous pensez voir surgir le fantôme qui faisait l'effroi de Macbeth.

Dans ces moments la princesse vous paraît être le démon incarné du jeu.

Ce n'est pas qu'elle soit avide de l'or qu'elle gagne ou qu'elle perd..

Non, elle est insouciante en fait d'argent comme je l'ai déjà dit.

Mais elle aime le jeu pour le jeu.

Pour ses émotions !

Un jour j'assistais à une scène de jeu, qui se jouait dans les salons de la princesse.

Il faut vous dire que je ne joue pas.

Je ne jouais donc que le rôle d'observateur.

Rôle qui souvent n'est pas sans agréments.

La société n'était pas nombreuse, il y avait Mr. C. sur qui son aventure avec son compatriote Garcia a jeté une ombre ; mais qui, malgré que la justice ait prononcé une sentence de blâme, a su garder une position de grande responsabilité ; il l'a gardée — grâce à deux protections ; puis il y avait quelques Russes qui jetaient sur la table de l'or sans le compter, un nombre assez considérable de dames de diverses nationalités, mais parmi lesquelles les Russes prédominaient par leur nombre et la passion avec laquelle elles jouaient ; il y avait des représentants de cette jeunesse dorée qui doit jouer, se désennuyer, mais qui voudrait combler par le gain l'abîme que ses passions et son luxe lui creusent.

Car le jeu est l'acolyte du luxe et sa conséquence logique.

Il y avait des hommes de lettres et des artistes qui jouent pour avoir des émotions, et parce qu'ils ont pour le moment quelques napoléons dans leur gousset, et qui, après les avoir perdus, se grisent de champagne pour oublier leur guignon et dévorent des masses de pâtisseries sachant que le lendemain ils partageront le dîner de saint Antoine, c'est-à-dire, qu'ils devront s'en passer s'ils n'ont pas par hasard du crédit, mais nous en avons rarement, nous autres membres de la race plumitive.

J'y voyais aussi quelques messieurs à moustaches, en favoris noirs comme du jais, au costume irréprochable, la boutonnière ornée d'un petit ruban rouge ou d'une rosette à différentes couleurs.

Mais ces messieurs sentaient les grecs à une centaine de pas.

La princesse jouait aussi.

C'était le lansquenet, le jeu le plus bête et qui n'a été inventé qu'en faveur des grecs et de la volte qu'on jouait.

La princesse tenait la banque; devant elle était un monceau de billets de banque et de napoléons.

Elle était en veine ce jour-là.

Cela ne lui arrive pas souvent.

Oh ! que son œil brillait d'une joie à vous faire peur.

J'ai dit qu'elle fait fi de l'argent et je le répète, mais elle est toute autre quand elle joue.

Les yeux de toute la société suivaient sa main petite et potelée.

Moi, accoudé à la cheminée, je suivais des yeux le jeu sans le comprendre, mais il m'intéressait néanmoins.

Tout à coup j'entendis un cri étouffé.

La princesse avait perdu.

Le jeu continua.

Mais la veine était changée.

La princesse perdait.

Mais plus elle perdait, plus elle s'acharnait au jeu.

Ses enjeux devenaient plus grands, elle jouait les jeux les plus hasardés.

La veine était passée dans les mains des messieurs que j'avais reconnu pour des grecs du premier coup d'œil.

Les hommes de lettres et les artistes se levaient l'un après l'autre, car leur gousset vide ne leur permettait plus de continuer le jeu, ils allaient au buffet et se faisaient verser du champagne, qu'ils buvaient à grandes rasades et mangeaient avec un appétit qui pouvait paraître étonnant, vu que le souper avait été bon et copieux, des pâtés de Strasbourg et des sucreries.

Mais ils voulaient avoir quelque chose pour leur argent perdu et avaient raison.

Les autres joueurs et joueuses quittaient aussi peu à peu la table de jeu, maugréant contre leur mauvaise veine.

Mais la princesse continuait de jouer, et perdait des sommes fabuleuses.

J'aurais bien voulu m'approcher d'elle et lui dire qu'elle était dans les mains de grecs.

Mais vous comprenez que c'est une chose bien délicate.

Les messieurs aux favoris et moustaches

irréprochables jouaient comme s'ils s'étaient concertés d'avance; ce qui aurait pu être évident pour les joueurs s'ils n'étaient pas aveuglés par le jeu, mais ce l'était pour moi, spectateur impartial.

Le jour commençait à poindre, lorsque la princesse; restée la dernière à jouer avec ces messieurs jeta les cartes, elle avait perdu une bagatelle de plus de vingt mille francs.

Elle marcha pendant quelque temps à grands pas dans le salon, silencieuse et sans paraître apercevoir quelqu'un, ce n'est pas l'argent perdu qui la vexait, elle combinait les chances et ne comprenait pas comment elle avait pu perdre.

Quant à moi, je le comprenais très-bien.

Mais quand nous prîmes congé d'elle, elle était redevenue l'aimable et gracieuse femme qu'elle est toujours.

Je vous ai décrit cette soirée pour vous peindre ce qu'est devenue la société parisienne sous l'empire.

Autrefois on s'assemblait le soir dans un petit salon confortable, on causait arts, lit-

térature, politique, on prenait du thé, des glaces, tout au plus un punch.

Qui oserait causer maintenant politique?

Il serait sûr d'être mis à l'index.

La princesse l'a compris et a banni la politique de ses salons, les autres l'ont aussi bannie par crainte ou par dévouement, on ne cause ni arts ni littérature pour ne pas froisser les artistes et les hommes de lettres incompris qui pullulent partout.

Car c'est l'ambition de chacun d'écrire quelque chose ou de créer un objet d'art.

Les dilettantes ont tué l'art et la littérature.

Les salons de la princesse et d'autres Mécènes ainsi que l'avidité des directeurs de théâtre ont ruiné l'art dramatique.

Comme personne ne produit d'œuvres saillantes, on ne peut plus en causer.

De quoi cause-t-on dans les salons?

Ma foi, on n'y cause plus, la langue verte a banni les causeries.

Dans les salons, on imite la vie du demi-monde.

On boit, on fume et on joue.

Voilà le point auquel la société parisienne, autrefois le modèle de celles du monde entier, en est venue maintenant.

Un dernier mot sur la princesse.

On nous demandera peut-être pourquoi nous avons entrepris de peindre le portrait en pied de la princesse, qui n'a jamais joué de rôle politique et dont l'existence est indifférente à beaucoup de personnes.

Nous vous le dirons si vous le voulez.

Ayant entrepris d'écrire une galerie de portraits contemporains, nous l'avons inaugurée par les portraits du prince Napoléon et de sa sœur.

Nos voyages et nos relations nous ont fait connaître beaucoup de personnes, et, en observateur impartial, nous avons jeté les regards sous le rideau qui cache la statue et avons appris à distinguer le masque du visage.

Nous avons peint la princesse Mathilde, parce que son influence pernicieuse sur la

société parisienne ne peut pas être niée.

Ce n'est pas qu'elle marche à la tête de cette société.

Non, elle n'en est que l'écho, ou plutôt la silhouette.

L'influence du régime actuel sur la société parisienne n'est que trop évidente, comme jadis à Rome, panem et circenses pour les Parisiens aux dépens de la province.

Comme jadis à Rome, on épuise et ruine la province au profit de la capitale.

Nous avons esquissé un portrait de la princesse pour vous donner une esquisse d'une grande dame de nos temps.

Les grandes dames de nos temps envient et imitent les femmes entretenues et le demi-monde.

Rome en avait aussi, mais il y avait aussi des Poppées et des Messalines.

Heureusement celles-ci sont impossibles de nos temps.

La presse, toute bâillonnée qu'elle est, ne le permettrait pas.

Les Nérons aussi ne sont plus possibles.

car du temps de Rome l'Europe n'existait pas encore.

Mais les Césars sont possibles.

C'est sous les Césars que les histrions et les mérétrices levèrent leurs fronts impudiques et jetèrent un gant de défi à la morale publique.

Panem et circenses, criaient les Romains.

On leur donna du pain et le cirque.

On donne du pain aux prolétaires de Paris, on croit leur en donner en démolissant Paris pour en faire une ville nouvelle.

On a cru leur donner les circenses en proclamant la liberté des théâtres.

C'est la seule liberté inventée par le régime impérial.

Mais cette liberté mal comprise n'a conduit qu'à la démoralisation et à l'anarchie de la scène et a fait que nous avons eu le triste spectacle de voir le premier théâtre de France, le gardien des bonnes traditions, dégradé par :

Henriette Maréchal!

Avec le Césarisme est arrivé le règne des

femmes galantes, des femmes entretenues et des mérétrices, ai-je dit.

Le Césarisme moderne n'a-t-il pas fait la même chose?

Ne lui devons-nous pas ce quartier moderne et coquet habité presque exclusivement par des mérétrices?

Comme à Rome, elles ne cherchent plus à se dérober aux yeux du public, mais l'éblouissent et l'offensent par leur luxe insolent et éphémère.

Comme à Rome, la vie de famille a presque disparu dans cette classe de la société qu'on nomme le grand monde.

Presqu'en quittant l'autel où leur union a été bénite, le mari et la femme se séparent; lui pour passer sa vie au club, ou aller se reposer chez la femme qu'il entretient, elle pour s'entourer d'un essaim d'amants.

Les époux ne se rencontrent qu'à table et les soirées quand madame reçoit.

Le boudoir de madame est ouvert pour ses amants, mais elle a la migraine quand son mari vient l'y trouver.

Le mari qui s'ennuie chez sa femme, va se désennuyer chez sa mérétrice.

La mère ne connaît presque pas ses enfants.

Dès sa naissance, l'enfant est banni de la présence de ses parents, il est mis en nourrice, puis il passe sous la garde de gouvernantes et de gouverneurs et la mère croit faire un grand acte d'amour maternel en permettant à l'enfant de venir le matin lui baiser la main et de lui dire le bonjour.

Les pensionnats, les colléges sont aussi un excellent prétexte pour se débarrasser de ses enfants.

On cherche à trouver une place au fils, un mari à la fille, dès qu'ils sont en âge.

Rome du moins avait des matrones qui vouaient toute leur vie, tous leurs soins à leurs enfants, qui se dévouaient pour leurs maris.

Mais la Parisienne n'a pas le temps de s'occuper ni de ses enfants, ni de son mari ; il faut qu'elle s'amuse.

Amusons-nous aujourd'hui et après nous le déluge!

C'est un triste portrait de la société parisienne que j'ai fait dans cet opuscule.

N'est-ce pas?

Il est vrai que le portrait n'est pas flatté, mais il est une photographie fidèle.

Mais d'où vient cette gangrène qui ronge les parties vitales de la société française?

C'est l'exemple venant d'en haut.

La cour imite les princes et la ville imite la cour.

Les salons de la princesse sont d'une influence pernicieuse sur la société.

Le ton qui y règne a fait irruption partout.

La grande invention de nos temps :

La langue verte, le jargon inventé par des étudiants et des étudiantes en ribotte ou par des rapins dans les ateliers et qui souille les lèvres d'une femme, mais qui, malgré

cela s'est répandu dans les salons du grand monde, ce jargon composé de mots incompréhensibles et souvent propres à faire rougir une bourgeoise parisienne ou une provinciale, fleurit dans les salons de la princesse et y a gagné les droits de civisme.

C'est de là qu'elle a été importée, comme on importe la peste des lieux infectés.

J'ai dit que les dames du grand monde cherchent à imiter les mœurs des lorettes.

La première place parmi ces dames occupe, sans contredit, la princesse Mathilde.

Voyez-la quand ses chevaux brûlent le macadam des boulevards et qu'elle est couchée dans sa voiture lorgnant les passants, et saluant ses connaissances d'un petit signe de tête, voyez-la dans sa loge, décolletée de manière qu'on la croirait à peine vêtue, couverte de diamants, entourée de sa cour habituelle, riant à gorge déployée et applaudissant les mots à double sens, les ordures dont les pièces modernes abondent.

Ne diriez-vous que c'est une de ces fem-

mes entretenues, un peu surannée, mais toujours belle encore?

Vous pensez peut-être que le demi-monde imite le grand monde.

Autrefois il cherchait de le faire, mais la carte est maintenant retournée, le grand monde imite le demi-monde.

Et je répète qu'elle en donne l'exemple.

Car elle est au courant des mœurs de ce monde-là, ses habitués l'y ont initiée.

Quelle société peut exister quand les enfants ne connaissent pas leurs parents, les parents pas leurs enfants?

Mais des voix s'élèvent.

Le peuple, si longtemps bâillonné, commence à protester contre l'immoralité dans laquelle certaines classes voudraient le plonger, pour le tenir toujours en laisse.

La jeunesse des écoles s'est mise à la tête du mouvement.

Pour la dompter, on parle de décentraliser l'université.

Mieux vaudrait décentraliser la France, afin qu'elle ne dépende plus de Paris.

Si le gouvernement de Rome n'eût pas été centralisé, l'empire ne serait pas succombé à une horde de barbares.

On ne comprendra cette grande vérité que lorsqu'il sera trop tard.

Nous ne pouvons pas assez crier au gouvernement :

Décentralisez la France, si vous voulez être fort; rendez à la France la liberté que vous lui avez ravie, si vous voulez fonder une dynastie!

Est-ce dans vos salons, Madame, que Mr. de Girardin a été inspiré de ses deux derniers articles de la Presse?

Est-ce dans vos salons qu'il a entendu la maxime que c'est une chimère de penser à la liberté sans révolution.

Non, nous ne le pensons pas.

La liberté est possible sans révolution.

La France a eu assez de révolutions, elle n'en veut plus, car elle les craint.

Et une nouvelle révolution ne pourrait être qu'une révolution rouge, une révolution socialiste.

Et une pareille révolution serait la ruine de la France, de l'Europe entière.

Mais il paraît à des partis aveugles que tout est dit pour Paris et pour la France, quand on lui octroie la liberté des théâtres et quand on démolit des quartiers pour donner du travail aux maçons et aux charpentiers, qui pour la plupart ne sont pas des Français, pas des Parisiens.

Ces partis croient-ils peut-être que les quatorze années de Césarisme ont tué dans le cœur des Français tout sentiment de liberté.

Nous ne désirons pas la chute de l'empereur.

Au contraire, nous voudrions qu'il régnât longtemps encore, afin que sa main ferme

tienne le frein des passions qui déborderaient en France et dans toute l'Europe, si le trône de l'empereur croulait.

Mais l'empereur est mal conseillé, s'il veut toucher au suffrage universel.

Princesse, s'il écoute encore votre voix, dites-lui que toucher au suffrage universel, c'est toucher à son propre principe vital.

Dites-lui que la presse est la voix de toute la France.

Que la bâillonner serait bâillonner la France entière.

L'empire doit au suffrage universel et à la presse sa raison d'être, son existence.

Oui, l'empereur doit son trône au suffrage universel.

Le suffrage universel le donnera aussi à son fils.

Or donc, toucher au suffrage universel serait l'œuvre d'un suicide.

Dites, princesse, à votre cousin, quand ceux qui l'entourent sont aveuglés par le luxe dans lequel ils sont plongés et n'osent lui parler, dites-lui, et c'est votre propre intérêt de ne pas lui cacher la vérité, dites-lui que le seul moyen d'éviter des révolutions pernicieuses pour les deux côtés est :

De rendre à la France la liberté.

De la décentraliser.

La décentralisation seule peut sauver la France d'une révolution, car tôt ou tard la province voudra et devra s'affranchir du joug de la capitale.

L'armée dont vous disposez vous sera d'un faible secours, car elle est composée de Français et non pas de Parisiens.

Les cris de : Vive la république, que les zouaves ont fait retentir à la Martinique sont d'un sinistre augure pour vous.

Quant à nous, nous ne voulons pas de république.

Car, comme nous l'avons dit ailleurs, les

Français ne sont pas républicains, ils ne savent pas l'être.

Nous sommes pour un gouvernement fort et puissant à l'extérieur, puissant aussi à l'intérieur, qu'il porte un nom quelconque.

Ditesdonc, princesse, à votre cousin, c'est votre intérêt à vous et à toute votre famille de le lui dire, que la France l'aime et se rangera toujours autour de lui, mais qu'elle est lasse de porter le joug de Paris et de se ruiner pour parer la capitale qui se ruine en s'embellissant.

Dites-lui de ne jamais toucher au suffrage universel, auquel il doit sa puissance.

Dites-lui de décentraliser la France et de rendre à la province son autonomie.

Alors son gouvernement sera fort et puissant, sa dynastie consolidée, et à vous la France pardonnera

Vos écarts.

Elle dira : Pardonnons à la princesse beaucoup, car elle a beaucoup aimé.

Benj. Anderson and brothers, printers, Cornhill, London.

Sous presse :

Le Prince Napoléon

par

J. Abbot.

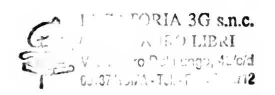
Troisième édition.

Un fils de l'Empereur Nicolas

par

le prince Alexéï de G.

Benj. Anderson and brothers, printers,
Cornhill, London.


26 GIU 2004
3G s.n.c.
LIBRI


BIBLIOTECA